

# LA GUERRE ILLUSTRÉE

(Du 8 au 14 avril : 16 pages de texte et de photographies)

SEPTIÈME ANNÉE. — N° 1979.

LE NUMÉRO: 10 CENTIMES. — ÉTRANGER: 20 CENTIMES

Dimanche 16 avril 1916.

# EXCELSIOR

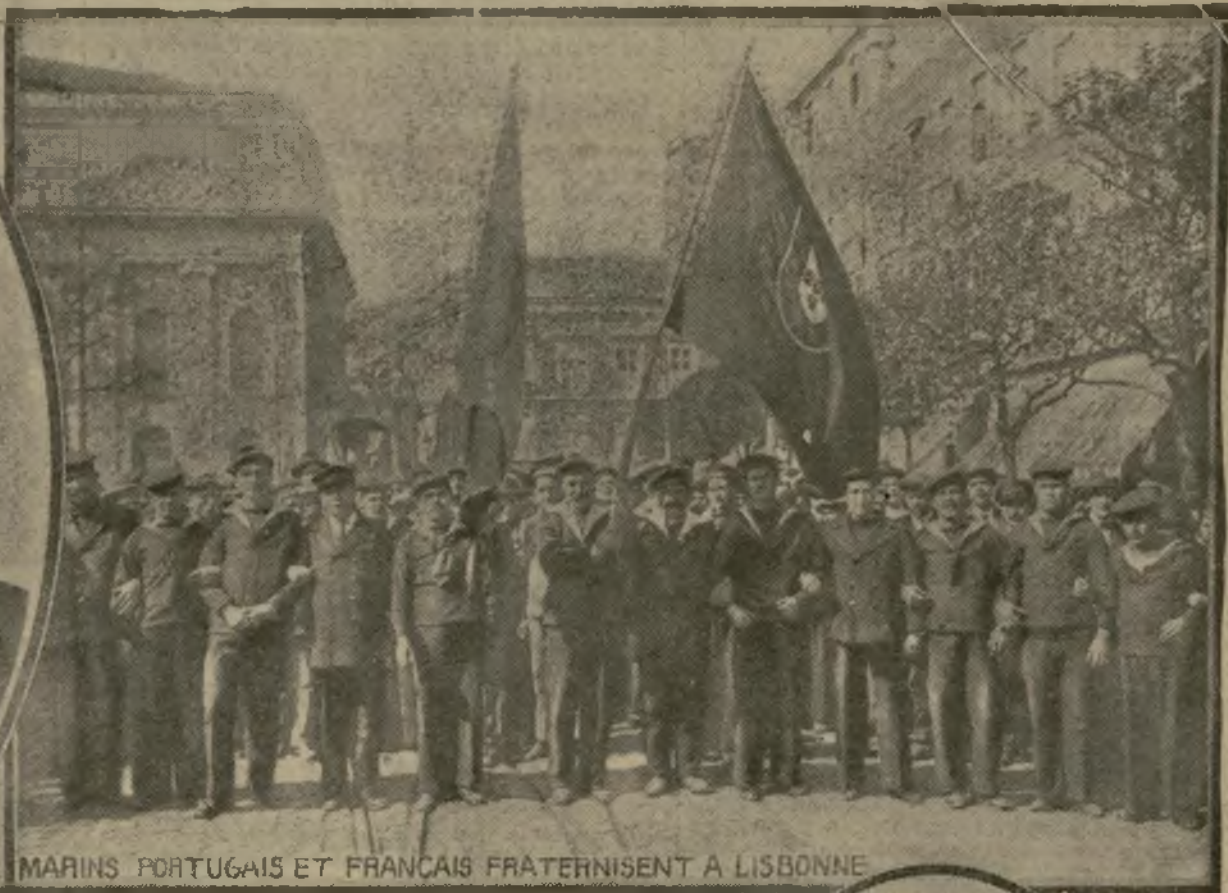
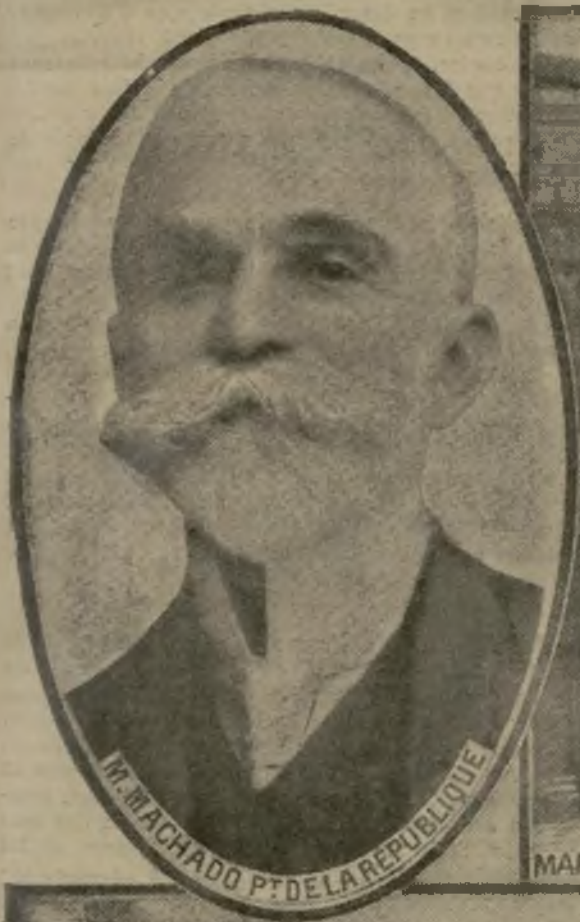
Journal Illustré Quotidien

Informations - Littérature - Sciences - Arts - Sports - Théâtres - Éléances

ET...  
Du 1<sup>er</sup> au 15 de chaque mois  
Paris: Un An: 35 fr. 6 Mois: 18 fr. 3 Mois: 10 fr.  
Étranger: Un An: 40 fr. 6 Mois: 20 fr. 3 Mois: 12 fr.  
En s'abonnant sans frais dans tous les bureaux de poste.  
Les abonnements aux numéros de sept ans sont payés d'avance.

« Le plus court croquis m'en dit plus long qu'un long rapport » (NAPOLEON).

Adresser toute la correspondance  
à l'ADMINISTRATEUR d'Excelsior  
88, avenue des Champs-Élysées, PARIS  
Téléph. : WAGRAM 57-44, 57-46  
Adresse télégraphique : EXCEL PARIS



MARINS PORTUGAIS ET FRANÇAIS FRATERNISENT A LISBONNE



UN CORTÈGE DE MANIFESTANTS SUR "L'AVENIDA DA LIBERTADE" A LISBONNE



LE PORTUGAL EST FIER ET HEUREUX D'ÊTRE AU RANG DES ALLIÉS. — A la suite de la déclaration de guerre de l'Allemagne au Portugal, tout le peuple lusitanien a montré un enthousiasme indescriptible, une immense fierté de faire partie désormais du groupe des défenseurs de la liberté mondiale. Des manifestations nombreuses ont eu lieu dans plusieurs villes, et tout récemment encore à Lisbonne, où des marins français et portugais ont fraternisé.



## A bâtons rompus

Il faut toujours penser aux revues de fin d'année, surtout maintenant qu'on en joue à toutes les fins de mois.

C'est sans doute une des raisons qui ont amené les directeurs de journaux à organiser la collecte publique des vieux papiers. On frémit en pensant au nombre de couplets bien venus que cela nous vaudra et où il sera question, notamment, de l'opinion du chancelier d'Allemagne sur les traites. Quel beau réveil pour le fouet un peu endormi de la satire ! A la honte, les contrats ! A la honte, les engagements ! Peut-être se trouvera-t-il même un revuiste assez hardi pour railler les contrats de location, dont la Chambre est en train de faire également des chiffons de papier. Quand la salle sera pleine de locataires, ce couplet sera trissé ; quand il y aura une majorité de propriétaires, on entendra des sifflets.

Et comme il faut toujours une pointe de sentiment dans la revue la plus folâtre, on verra, pour finir la scène, un monsieur âgé s'avancer vers la rampe en traînant le pied et dire de la voix émue d'un vieux marcheur à qui il a poussé des cors :

— Moi, je suis don Juan, don Juan lui-même, vous savez bien, l'éternel amoureux. Quand j'ai vu qu'on faisait la récolte des vieux papiers, j'ai voulu donner, moi aussi, ce que je pouvais à la presse, ce véhicule de la pensée humaine. Hélas ! tous mes vieux papiers étaient des lettres d'amour... Je les avais toutes conservées... Je les ai pesées... Il y en avait deux kilos cinq cents... (Avec des larmes dans la voix.) Je les ai vendues aux collecteurs. (Suffoqué par les sanglots.) Avec les dix sous que j'ai touchés, j'ai acheté un bouquet de violettes et je l'ai porté au Père-Lachaise sur la tombe d'Alfred de Musset...

Revenant à lui, le vieux monsieur ajoutera :

— C'est très curieux, les paquets de mes premières années étaient bien plus lourds que ceux des dernières. À quoi cela peut-il tenir ?

Il réfléchira un instant, puis conclura en pivotant sur les talons :

— Bah ! autrefois, les femmes avaient la manie de vous envoyer des lettres de seize pages, tandis que maintenant tout se passe en pneumatiques.

Et il sortira en chantonnant : *L'amour, il n'y a que ça.*

Si l'on descend des hauteurs philosophiques de la revue de café-concert pour revenir au terre à terre de la vie pratique, on doit convenir que les marchands de papier n'auraient pas besoin de prendre le crochet du chiffonnier s'ils avaient eu l'idée exposée dans un rapport parlementaire par M. Pascal Ceccaldi, député corse, mais plein d'imagination : nos colonies de l'Afrique occidentale sont couvertes de forêts ; il n'y avait, dès le début de la guerre, qu'à installer sur place une fabrique de pâte de bois ; elle aurait suffi à alimenter toute la presse française, fourni du travail aux naturels, un débouché aux concessionnaires, du fret à la marine, et l'on aurait échappé au joug des industriels neutres pour qui la guerre a été une occasion de changer le bois et une foule d'autres matières en or, ce que les meilleurs alchimistes n'avaient jamais pu faire.

Mais pour avoir une telle idée, et surtout pour la réaliser, il aurait fallu dès le mois d'août 1914 se faire une notion à peu près juste de la durée de la guerre.

Or, cette notion-là, personne ne peut se vanter de l'avoir eue.

Quand on écrira l'histoire du bouleversement gigantesque auquel nous assistons, on sera forcé de faire une place à part à l'écroulement d'un bon nombre de choses vénérées ; mais il y aura trois faillites qu'il faudra mettre en belle lumière :

La première, c'est celle des pontifes du socialisme qui proclamaient qu'on ne verrait plus jamais de guerre internationale, parce qu'à la première rumeur belliqueuse les travailleurs de tous les pays prendraient le fusil pour détruire le gouvernement ou le régime qui oserait rêver un tel sacrilège.

La seconde, c'est la faillite des pontifes de la stratégie en chambre qui annonçaient que toute guerre moderne serait finie en six semaines et trois batailles.

Et la troisième, celle des économistes qui prétendaient qu'aucun Etat actuel ne pourrait supporter les dépenses d'une guerre pendant plus de deux mois. Il s'est même trouvé un économiste éminent, nommé Molinari, pour affirmer que la guerre était pour toujours abolie parce que, disait-il, « c'est une industrie qui ne paie plus ».

Si jamais on me demandait de raconter une histoire d'homme qui se fourre le doigt dans l'œil, je plagierais sans vergogne M. de Voltaire et je dirais :

— Il était une fois un économiste... C'est tout.

Paul Dollfus.

## Ce que l'on dit

### En attendant...

*Le gouvernement des Etats-Unis a maintenant la certitude que c'est bien un sous-marin allemand qui a coulé le Sussex, lequel avait à son bord des citoyens américains dont quelques-uns sont gravement blessés.*

*Pourtant, on annonce que M. Wilson ne va pas rompre sur-le-champ avec l'Allemagne. Il va seulement lui faire savoir qu'il la considérera comme coupable d'actes hostiles « si les attentats continuent ».*

*Il me semble que c'est, à peu de chose près, le langage qu'il a tenu depuis l'horrible crime de la Lusitania, et que les attentats ont continué.*

*On ne voit donc plus fort bien, en somme, ce qu'il a gagné à user de tant de patience et de longanimité. Ou plutôt on voit ce qu'il a perdu : il est clair, à crever les yeux, que l'Allemagne n'est pas étrangère aux événements actuels du Mexique et à la nouvelle attitude de son président, Carranza : l'Allemagne a eu le temps de créer de ce côté, aux Etats-Unis, d'embarrassantes complications, et elle en a profité ; de sorte que, pratiquement, le gouvernement américain a les mains beaucoup moins libres aujourd'hui qu'il y a un an. Sans compter que les agents germaniques continuent à essayer de lui faire sauter des ponts et des usines et de lui boucher des canaux.*

*Il est certain que ces désagréments n'amélioreront pas la position de M. Wilson, au jour maintenant assez prochain où il se représentera devant ses électeurs. Mais, s'il prenait une attitude plus décidée, cette position ne serait sans doute pas meilleure. On lui dirait : « Vous avez pris vos résolutions bien tard, et vous avez placé les Etats en face de graves inconvénients ».*

*Il y a quelques jours, après le torpillage du Sussex, M. de Reventlow écrivait dans un journal allemand : « Continuons ! M. Wilson écrira encore une note, et voilà tout ! »*

*On nous annonce en effet que M. Wilson va écrire une note. Ce sera une note sévère, mais une note.*

Pierre Mille.

Il y a un « rameau », un vrai rameau, au foyer du théâtre Réjane ! Ce foyer réunit les photographies de nos plus grands hommes de lettres, photographies dont les dédicaces célèbrent à l'envi le talent de la grande artiste... Hélas ! parmi ces portraits, beaucoup sont aujourd'hui l'image de morts... Et sur les photos d'Alphonse Daudet, de Pierre Berton, d'Edmond de Goncourt, du bonhomme Sarcey... nulle branche de buis n'étend son ombre protectrice.

Mais, par une ironie très parisienne, une branche de buis, un peu pâlie par le temps, est accrochée à la photo souriante — et combien vivante ! — de l'académicien Maurice Donnay !

« Qui l'y mit ? Pourquoi l'y mit-on ? »

N'y a-t-il pas — ô Donnay ! — un refrain montmartrois qui débute ainsi ?

\*\*\*

Le visage glabre, l'œil vif derrière le lorgnon d'or, l'air jeune encore en dépit de la neige épaisse de ses longs cheveux, ce grand vieillard, décoré de la Légion d'honneur et de l'ordre royal de Léopold, souriait aux fantaisies outrancières d'un film de Charlot projeté sur l'écran d'un établissement cinématographique du boulevard.

Il fut, avant la guerre, aux temps heureux de la Belgique libre, le grand peintre des plages de la mer du Nord, un des plus illustres maîtres marins de l'art contemporain... Depuis vingt mois, il est à Paris, délaissant ses pinceaux et attendant, avec confiance, le retour de jours prospères pour sa patrie en deuil.

Donc, il riait... Mais tout a une fin, même les films américains. Aux excentricités de Charlot succéda l'annonce suivante : *Les Ruines d'Ostende*.

Et ce fut le défilé poignant, lamentable, des villas percées à jour, effondrées, tout autour de la plage déserte, la douloureuse vision d'une ville de joie, de luxe, de gaieté devenue semblable à une immense nécropole désolée, aux murs écroulés et noircis par le feu.

Alors, devant cette abomination de la guerre moderne, le grand peintre évoqua sans doute le sou-

venir des jours d'été où, le carnet à la main, il croquait, à l'heure du bain, les groupes d'enfants sautant dans les vagues, et silencieusement, sans souci de ses voisins, les yeux fixés sur l'écran, il se mit à pleurer, comme un enfant, sur son beau rêve d'antan.

\*\*\*

Sans être exagérément rigoristes, nous sera-t-il permis de jeter un cri d'alarme au sujet de la façon dont s'exerce la censure théâtrale ?

Elle a, depuis le début de la guerre, mané la gaffe avec une maîtrise à rendre jaloux le plus sûr de la presse. Celle-ci a, certain jour, présenté un général anglais et la bataille de Tannenberg pour un engagement en Champagne. Celle-là a discuté le visa d'Horace, de Corneille, parce que cette pièce traitait de la guerre en Italie.

Cette perle — authentique — n'est pas unique. Elle n'est qu'un des plus beaux bijoux d'un collier à plusieurs rangs.

Par contre, ladite censure théâtrale accepte sans titquer que les affiches sollicitent le public en lui promettant une soirée de fou rire au théâtre de...

Un peu plus de logique ne serait pas déplacée en l'occurrence.

\*\*\*

Quelle peut donc être cette puissance supérieure dont parlait, hier matin, notre confrère le *Figaro* et dont il n'a même pas voulu imprimer le nom, tant il lui a paru horrible et redoutable ?

Toujours est-il que l'entrefilet dont il s'agit a paru sous la forme énigmatique suivante :

« L'activité de la... »

« Notre confrère l'*Eclair* vient d'être frappé par la... pour la cinquième fois, d'une suspension de 24 heures. Il reparaitra dimanche matin. »

Comme il est malaisé d'admettre que l'*Eclair* ait été frappé par la... foudre, ou même d'étonnement, n'y a-t-il pas lieu de croire qu'il ne serait, en somme, question que de la Censure, dont précisément c'était la fête hier ?

\*\*\*

C'était quelques mois avant la guerre : le peintre boche Borchardt avait invité dans son atelier le ban et l'arrière-ban des artistes d'outre-Rhin habitant Paris ; il avait convoqué également quelques artistes français, parmi lesquels Bernard Naudin. Celui-ci, à la vue du baril de choucroute, des delikatessen et des autres victuailles qui constituaient le buffet, commença à déclarer qu'on se trouvait « chez des sauvages », mais au bout d'un instant, comme on lui demandait son opinion sur une œuvre boche, il répliqua :

— Je ne peux pas vous dire, vous ne comprendriez pas !

— Oh !

— Non ! Quand vous aurez fait le dix-huitième siècle, la Révolution, l'Empire et 48, nous causerons ensemble ! Vous êtes trop jeunes et moi je suis trop vieux. Je suis un revenant parmi vous !

— Quel âge avez-vous donc ? demanda ingénument Borchardt.

— Moi, je suis né en 1772, mais j'étais déjà vieux...

Et comme le Boche le regardait, ahuri :

— Je veux dire qu'étant fils d'une civilisation plus ancienne, un Français est plus vieux toujours que vous tous... Si vous n'étiez pas si jeunes, vous ne mangeriez pas toutes ces choses-là...

Depuis, Bernard Naudin a fait dix mois de tranchées de première ligne comme caporal et sergent...

\*\*\*

Ceci est un hommage à Mounet-Sully :

Les serres officielles viennent de faire l'acquisition d'un glaïeul aux nuances délicieuses, appelé « glaïeul Mme Mounet-Sully ».

En quelles circonstances le regretté doyen de la Comédie-Française fut-il mis en présence de ce glaïeul ?

Lorsque le grand acteur s'en fut à Guernesey assister aux fêtes données en l'honneur de Victor-Hugo, il fut fêté lui-même, non seulement par la famille du poète, mais par toute l'île... Un don lui arriva, dans la maison de Hugo : c'était une magnifique gerbe de glaïeuls, nouée d'un ruban tricolore. Un horticulteur de Guernesey priait M. Mounet-Sully d'accepter ces fleurs, nouvellement créées, qui s'appelaient « glaïeuls Mme Mounet-Sully ».

Le doyen de la Comédie-Française aima beaucoup ces glaïeuls.

Le Veilleur.



## CROQUIS

## « Les pieds humides »

En temps de paix, nous n'y prenions pas garde. Sollicités par nos affaires nous n'avions point de loisirs pour écouter au coin de la rue ces concerts improvisés donnés sur le pavé glissant. Et puis les agents d'alors étaient impitoyables. Ils faisaient une chasse féroce à ces chanteurs ambulants, à ces artistes des « Pieds-Humides », comme on les appelait naguère, pauvres bougres qui apportaient dans la banalité du boulevard ou la puanteur du faubourg un peu de rêve et d'idéal.

— Ecoutez le troisième couplet... c'est le plus mignon... allons, mesdemoiselles, en chœur pour le refrain...

Et, dociles, les petites ouvrières répétaient des paroles bêtes à pleurer qui évoquaient sur une musique souvent exquise les charmes de la Riviera ou la perfidie des serments d'amour.

Mais aujourd'hui, hélas! nous sommes moins pressés, nous ne dédaignons plus comme autrefois ces rassemblements de carrefour et, comme les autres, nous nous arrêtons. Les agents sont devenus paternes. Ils feignent de ne point voir et de ne point entendre, et pendant des heures entières le concert peut se prolonger.

Il a cependant quelque peu changé. Rares sont les hommes que la mobilisation a pu laisser à leur violon : ce sont maintenant des femmes qui les ont remplacés, mais le pittoresque n'y a rien perdu.

Parce que nous sommes déshabitués de la musique, le moindre accord, malgré les angoisses de l'heure présente, sait nous attirer. Nous en subissons le charme, nous en demeurons étonnés et les minutes passent sans que nous nous en apercevions. Nous nous contentons d'écouter. Souvent, d'ailleurs, les cantatrices des « pieds humides » sont de véritables artistes : chanteuses sans engagement que les nécessités de l'existence ont obligées à descendre dans la rue.

Certes, je mentirais en disant que la qualité littéraire des œuvres a beaucoup augmenté. La musique est encore souvent exquise puisque les airs sont restés les mêmes, mais les paroles sont toujours bêtes à pleurer (mais ce n'est pas pour cela que j'ai dit que nous avions les yeux humides). Nous n'entendons plus les descriptions imaginaires des mimosa fleuris des rives du Missouri ni vanter les effluves embaumés de l'Argentine, mais dans un style simple et puéril on nous prône sans exagération l'héroïsme de nos poilus ou la bonne humeur des « bonhommes » de l'avant.

Car il s'envole en emportant ton cœur,  
Le brave petit aviateur...

Comment devant ces paroles naïves la petite midinette ne songerait-elle point à son fiancé bombardier en Orient?

Et tout bas elle se laisse entraîner à confier ses craintes et ses inquiétudes à une amie.

— Moi, c'est pour mon frère que j'ai peur; on ne sait pas où il se trouve, mais quelque chose me dit qu'il est du côté de Verdun...

Et toutes deux s'interrompent pour chanter au refrain. N'est-ce pas aussi de l'héroïsme?

Plus loin, la musette en bandoulière et les souliers crottés encore, un soldat permissionnaire, les yeux écarquillés, écoute sans mot dire. On voudrait savoir ce qu'il rumine mais rien ne transparaît de ses pensées secrètes. Sans doute songe-t-il que ce n'est pas tout à fait là-bas comme dans cette chanson, mais qu'importe! La vendeuse vient de lui glisser un exemplaire entre ses mains calleuses, et quand il sera de retour au front, en entendant chanter au cantonnement « celui qui imite si bien Mayol » il pourra évoquer ce coin de rue parisienne et ce souvenir lui fera chaud au cœur.

Devant ce soldat, presque en extase, la classe 1923 ou 24 est représentée par l'inévitable petit télégraphiste qui, depuis dix-neuf mois, est tourmenté par l'idée de partir. Dans sa petite main, il retourne la pièce de deux sous qu'on vient de lui donner comme pourboire pour le dernier bleu qu'il vient de porter. La sagesse lui conseille de la conserver, mais il est bien tenté et je gage qu'avant trois minutes il se sera, lui aussi, offert cette chanson.

... Mais si nos regards curieux retrouvent tous ces types ordinaires de ces concerts, un, pourtant, manque à l'appel. C'est le petit pâtissier. Les exigences du temps de guerre et la vie trop chère ont supprimé pour beaucoup les gourmandises superflues et nous ne voyons plus trotter comme naguère le petit marmiteux que la Victoire nous rendra plus gavroche que jamais...

— Allons, mesdemoiselles, en chœur pour le refrain...

Et tandis que, stoïques, les petites ouvrières accompagnent la chanteuse, la foule s'éclipse lentement sous la pluie qui commence à tomber...

... S'ils ont quelque plaisir à écouter les « pieds humides » les Parisiens n'aiment pas avoir les pieds mouillés...

Emmanuel Sheridan.

## UNE SOUSCRIPTION

pour

les réformés de la guerre et les soldats convalescents

LL. AA. RR. Henriette de Belgique,  
duchesse de Vendôme, et Charles-  
Philippe d'Orléans, duc de Nemours



« Nous ne devons jamais oublier  
ni cesser d'aider ceux de nos  
enfants qui, pour le plus noble  
des devoirs, ont sacrifié leur vie  
ou leurs forces d'avenir. »

*Niox*

Certes, toutes les œuvres dont le but est de donner un peu de réconfort, de bien-être ou de joie à ceux qui se battent ou se sont battus pour la France valent qu'on les encourage, qu'on s'y intéresse. Et c'est le devoir de chacun de le faire.

Parmi ces œuvres, il en est une qui se consacre spécialement à hospitaliser les soldats convalescents, — c'est-à-dire ceux qui, ayant déjà payé une première fois de leur sang leur dette à la patrie, vont, aussitôt guéris, reprendre leur place au front, sous les obus, et les soldats réformés après blessure, — c'est-à-dire ceux qui, ayant fait le grand sacrifice, sont rendus à la vie civile dans des conditions souvent bien précaires.

C'est l'Œuvre des Réformés de la guerre et des Soldats convalescents.

Le comité de patronage de cette œuvre nous a priés de lancer, en son nom, un appel à nos amis, à nos lecteurs et aux amis de nos lecteurs. Nous le faisons volontiers, d'autant plus volontiers que Mme la duchesse de Vendôme a bien voulu nous l'indiquer qu'elle s'intéresse de façon spéciale à cette œuvre.

Voici cet appel :

Placée sous le haut patronage de S. A. R. la princesse Henriette de Belgique, duchesse de Vendôme et sœur du roi Albert, et d'un comité d'honneur présidé par MM. Charles Benoist, membre de l'Institut, député de Paris, l'Œuvre des Réformés de la Guerre et des Soldats convalescents, dont le siège est à Paris, 40, rue de Valenciennes, s'est fondée dans les premiers jours de 1915. Elle a pour but de recevoir les réformés qui sortent de l'armée sans argent, sans relations, souvent encore atteints de l'affection qui a motivé leur réforme. L'Œuvre les héberge, leur procure des vêtements, envoie les plus atteints à Berck-Plage ou à Lieusaint (Seine-et-Marne), et leur facilite, finalement, le retour à la vie civile. A ce jour, l'Œuvre a déjà subvenu aux besoins de 10.227 réformés et trouvé un emploi à 2.785 d'entre eux.

Les convalescents qui ne savent où achever leur guérison sont envoyés dans l'un des douze établissements que l'Œuvre possède en province. 2.100 ont été hospitalisés.

Les permissionnaires des régions encore envahies sont reçus à l'Œuvre, qui, après les avoir hébergés et logés pendant six jours, leur remet, au départ, un paquetage et du tabac.

Les familles des militaires nécessiteux, dont la situation est reconnue particulièrement intéressante, sont secourues par l'Œuvre qui, sous forme de bons de pain et de lait pour les enfants en bas âge, essaie de remédier à leur misère. Les ordonnances médicales de ces familles sont toujours faites ou renouvelées.

Le service médical est assuré au siège social par le docteur Mignot, interne des hôpitaux de Paris, et le service chirurgical au dispensaire par le docteur Crauck.

De tels résultats représentent un effort financier considérable. Actuellement, les ressources de l'Œuvre sont près d'être épuisées. Aussi fait-elle un appel aux non-combattants, qui témoignent ainsi de leur reconnaissance envers ceux qui défendent leurs vies et leurs biens.

Comme les soldats au front, cette œuvre de secours mutuels doit tenir, durer jusqu'au bout, — jusqu'à la victoire.

Les souscriptions seront reçues à partir de demain à « Excelsior » et à l'Agence A. U. du Crédit Lyonnais, compte 5.524.

Par délégation du comité d'honneur :

Le commissaire des comptes,

J. DESFRANCAIS,

expert comptable près les tribunaux,  
de la Seine.

Ce Comité d'honneur se compose de MM.

Président : CHARLES BENOIST, membre de l'Institut, député de Paris; Vice-président : Général Niox, commandant des Invalides, directeur du Musée de l'Armée; PAUL BEAUREGARD, membre de l'Institut, député de Paris; BÉRENGER, membre de l'Institut, sénateur; AMIRAL BIENAIMÉ, dé-

28 Avril 1916

*Henriette*

*Je remercie Excelsior et  
toutes les personnes qui veulent  
bien s'intéresser à l'Œuvre  
des Réformés de la Guerre dont  
je suis très attaché à honneur*

*Henriette*  
Duchesse de Vendôme  
Princesse de Belgique

Voir :

Page 4 :

La bataille de Verdun;

Page 5 :

Lettre de Madrid; -- La viande et le charbon taxés;

Page 7 :

Nos d'pêches de dernière heure;

Pages 8 et 9 :

La mode en 1870 et en 1916;

Pages 10 et 11 :

L'humour et la guerre;

Page 12 :

Notre conte : Le salut à l'ennemi;

Page 13 :

En feuilletant les revues.



puté de Paris; BRUNET, maire du 14<sup>e</sup> arrondissement; CHEREST, ancien président du Conseil général; CH. FONSECA, aumônier du Cercle des Etudiants; HENRI GALLI, député, ancien président du Conseil municipal; Comte GINOUX-DEFFERON, député de la Loire-Inférieure; GIROU, conseiller municipal de Paris; HERBET, maire du 6<sup>e</sup> arrondissement; LALOU, conseiller municipal de Paris; LACROIX, ancien député d'Alsace-Lorraine au Reichstag; LEMARCHAND, conseiller municipal de Paris; LE MENUET, conseiller municipal de Paris; A. LÉVY, Grand Rabbin de France; Général MALLETERRE, commandant adjoint des Invalides; LUCIEN MILLEVOYE, député de Paris; A. MITHOUDARD, président du conseil municipal; Mgr ODELIN, vicaire général de Paris; L. PARIS, président du conseil général de la Seine; CH. PETIT, président du Tribunal de commerce; PIERNOTET, maire du 5<sup>e</sup> arrondissement; PUGLIESI-CONTI, député de Paris; RATIER, sénateur, ancien ministre; STANDISH, fondateur de l'ambulance de Montjoye; WAGNER, pasteur pr. les Eglises réformées de France; L'abbé WETTERLÉ, député d'Alsace-Lorraine au Reichstag; Délégué du Comité d'honneur: J. DESFRANCAIS, expert comptable près les tribunaux de la Seine, commissaire des comptes; CLÉMENT-GESLIN, Directeur-Fondateur.

« Excelsior » publiera les listes de souscription.

## La bataille de Verdun

De prochaines attaques sont probables

Bien que l'ennemi ait dirigé de petites reconnaissances contre nos lignes au nord de Roye et au col de Sainte-Marie-aux-Mines, la bataille de Verdun reste l'événement principal, et pour quelque temps encore unique, du front occidental.

En effet, les Allemands sont trop fortement engagés sur ce point pour pouvoir en ce moment prononcer un effort important dans une autre direction. Leur plan primitif prévoyait probablement une diversion de ce genre, mais après la chute de la place, qu'on croyait prochaine et qui eût libéré des effectifs.

Ils ne peuvent, d'autre part, renoncer à Verdun aussi longtemps qu'il leur sera permis d'espérer quelques succès factiques sur la rive gauche de la Meuse. Attendons-nous donc à de nouvelles attaques de ce côté. Mais la véritable victoire que nos vaillantes troupes ont remportée le 9 avril, en repoussant le plus formidable des assauts, peut nous les faire attendre en toute confiance.

Toutefois l'ennemi fera bien de se hâter s'il ne veut pas être dérangé dans l'exécution de ses projets. Déjà les opérations redeviennent plus actives sur le front russe.

D'autre part, l'armée du Caucase a repris sa marche en avant vers Erzindjan, après avoir repoussé les contre-attaques des Turcs, et sur le Tigre un nouveau succès a été remporté par l'armée de secours qui bientôt, on peut l'espérer, aura délivré de son long siège la colonne enfermée à Kut-el-Amara.

Jean Villars.

## AUTOUR DE LA BATAILLE

Le chiffre des pertes allemandes continue à préoccuper la presse germanique. La Gazette de Cologne dans son désir de rassurer l'opinion va jusqu'à prétendre que nos pertes sont supérieures à celles de l'ennemi.

La même Gazette de Cologne reconnaît, d'autre part, l'importance de l'effort allemand et la peu de résultats qu'il a produits.

Une seule et même bataille fait rage, ces derniers jours, sur une ligne allant d'Avescourt à Vaux. Le résultat de cette lutte extrêmement furieuse est une lente progression des Allemands.

La presse neutre est, naturellement, plus franche. On lit dans le Journal de Genève :

Devant Verdun, la situation est stationnaire : l'artillerie seule est active. On s'attend souvent que la réaction française soit relativement faible et que les contre-attaques ne succèdent pas plus souvent à la défensive pure. Les résultats médiocres obtenus par les Allemands en six semaines de combats incessants prouvent que cette tactique n'est pas sans mérite. De plus, elle paraît s'inspirer d'intentions plus vastes. Rien ne serait plus mauvais pour les Alliés que de prendre l'offensive trop tôt, avant d'être prêts complètement et tous. La méthode de temporisation que le haut commandement semble avoir adoptée devant Verdun n'est pas un signe de faiblesse mais de sang-froid et une promesse de succès plus grands.

La réserve des dernières notes de l'état-major allemand laisse deviner qu'il est lui-même de cet avis.

## COMMUNIQUÉS OFFICIELS

du Samedi 15 Avril (622<sup>e</sup> jour de la guerre)

**QUINZE HEURES.** — Au nord de Roye, une reconnaissance ennemie qui tentait d'aborder nos tranchées dans la région de Parvillers a été dispersée par notre fusillade.

Aucune action d'infanterie au cours de la nuit dans toute la région de Verdun.

A l'ouest de la Meuse, bombardement assez vif de nos positions entre le bois de Malancourt et la cote 304. Nos batteries se sont montrées très actives sur cette partie du front, notamment à l'ouest du bois des Corbeaux et sur les points de passage du ruisseau de Forges.

A l'est de la Meuse et en Woëvre, bombardement intermittent.

Dans les Vosges, quelques contacts de patrouilles. Une reconnaissance allemande a été fortement éprouvée par notre feu au sud du col de Sainte-Marie-aux-Mines.

**VINGT-TROIS HEURES.** — En Argonne, nous avons canonné les routes de la région de Montfaucon où l'on signalait des mouvements de troupes.

A l'ouest de la Meuse, l'ennemi a violemment bombardé, au cours de l'après-midi, nos positions du bois des Caurettes et la région d'Esnes.

A l'est, intense activité des deux artilleries dans le secteur de Douaumont et au sud du bois d'Haudromont.

En Woëvre, journée relativement calme. Rien à signaler sur le reste du front.

### ARMÉE D'ORIENT

Du 1<sup>er</sup> au 15 avril, il n'y a eu aucune action importante sur la frontière grecque, mais l'activité des deux artilleries et des patrouilles a été grande. Il en est résulté quelques petites escarmouches, notamment à Pataros, Sedgell, Reselli et au sud-ouest de Doiran où une forte reconnaissance allemande a été repoussée.

Les 5, 6 et 7 avril, des avions ennemis ont lancé quelques bombes sur les villages de Karasouli et Sarigol, sans causer aucun dégât.

Dans la nuit du 12 au 13, une de nos escadrilles a bombardé les établissements militaires allemands de Guevgueli; au jour, une autre escadrille de vingt-trois appareils a lancé des projectiles nombreux sur les camps et les batteries ennemis de Bogorodica.

### L'armée turque d'Asie Mineure n'existe plus

PÉTROGRAD, 15 avril. — D'après le Daily Chronicle, l'armée régulière turque d'Asie Mineure n'existe plus. Cette armée n'est plus composée que de morceaux disparates et disloqués. Les opérations des Dardanelles ont coûté aux Ottomans 300.000 hommes; d'autre part, la défaite de la troisième armée à Erzeroum a désorganisé toute l'organisation militaire de la Turquie. Le gouvernement de Constantinople a toujours des milliers d'hommes sous les armes, mais ces soldats sont dispersés, désunis, mal disciplinés, mal équipés. La présence de contingents bulgares parmi les troupes chargées de la défense de Trébizonde est bien caractéristique de la faiblesse des Turcs; mais ce renfort n'accroît guère leur puissance défensive. (Radio.)

### Communiqué britannique

LONDRES, 14 avril. — Jeudi soir, l'explosion de l'une de nos mines, à l'est de Vermelles, a causé des dégâts considérables à la position ennemie. L'artillerie ennemie a riposté par un bombardement, sans obtenir de succès appréciable.

Ce matin, nous avons effectué un bombardement heureux aux environs de Souchez.

Pendant la nuit, nous avons exécuté un raid sur les tranchées allemandes, au nord-ouest de Lens; nos éclaireurs ont tué plusieurs Allemands et sont revenus après avoir exécuté leur mission.

## La malle des Indes attaquée par un sous-marin lui échappe

LONDRES, 15 avril. — Le Times apprend que le paquebot portant la malle des Indes sur lequel se trouvaient lord et lady Chelmsford et leurs quatre filles fut l'objet d'une vaine attaque de la part d'un sous-marin ennemi.

Le navire transportait un nombre plus considérable encore que d'habitude de femmes et d'enfants. Mais les Allemands, désireux de porter un



LORD ET LADY CHELMSFORD

(Phot. Jacquotte.)

coup au prestige du gouvernement britannique en torpillant un steamer qui transportait le nouveau vice-roi des Indes ne s'embarrassèrent pas de ce détail.

Le Times remarque que les esprits orientaux sont fortement imprégnés de fatalisme et que le nouveau échec de cet attentat, de cet assassinat en masse en pleine mer fera beaucoup pour inspirer et renforcer la confiance dans le succès de la viceroiauté de lord Chelmsford.

## Le capitaine du "San anderino" affirme nettement le torpillage

MADRID, 15 avril. — Le capitaine du Santanderino a fait, à son arrivée à Bilbao, des déclarations intéressantes sur les circonstances de la destruction de son navire. C'est vers 3 h. 1/2 du matin, dit-il, qu'une série d'explosions a eu lieu, à la suite desquelles le navire s'est rempli d'eau subitement. Comme on interrogeait le capitaine sur la possibilité d'un choc contre une mine, il répliqua : « Je ne le crois pas; j'estime, au contraire, que ce fut une torpille qui causa l'explosion. »

Le capitaine a fait plus : dès qu'il a su que le ministre de la Marine avait émis l'hypothèse que le navire aurait bien pu toucher un écueil, il s'est rendu immédiatement auprès du gouverneur civil afin de protester respectueusement mais nettement contre une pareille hypothèse, absolument inadmissible d'après lui. Il a affirmé que sa longue expérience d'homme de mer lui permettait de distinguer très nettement entre un choc contre un écueil et un torpillage. Il a certifié une fois de plus que le Santanderino a été torpillé, et que, pour lui, les preuves de ce torpillage sont absolument formelles. Il a fait remarquer d'autre part qu'à l'endroit du naufrage il ne se trouve absolument aucun écueil. Le capitaine a prié le fonctionnaire de transmettre aussitôt ces affirmations au gouvernement de Madrid.

Désireux de n'agir qu'à bon escient, le gouvernement a nommé une commission chargée de réunir tous les détails de cette affaire et de formuler, après une enquête approfondie, des conclusions sur lesquelles le comte Romanones entend baser son action.

### Les pirates continuent

LONDRES, 14 avril. — Le Lloyd annonce que le vapeur Chio, de Londres, a été coulé par un sous-marin. Une partie de l'équipage a été débarquée.

LONDRES, 15 avril. — Le vapeur anglais Shenandoah, 3.286 tonnes, a heurté une mine et a coulé. L'équipage est sauf à l'exception de deux hommes.

MARSEILLE, 15 avril. — A bord du vapeur Karmak, des Messageries maritimes, arrive hier soir venant de Salonique et de Malte, se trouvaient l'amiral anglais Nicholson, le général anglais Daker, des officiers anglais, des dames de la Croix-Rouge anglaise ainsi qu'une centaine de marins composant les équipages des vapeurs Minneapoli et Simla, récemment torpillés dans la Méditerranée par des sous-marins ennemis.



LETTRE DE MADRID

# L'OPINION ESPAGNOLE et la guerre sous-marine

MADRID, avril. — (De notre correspondant particulier.) — L'Espagne qui, jusqu'ici, n'avait ressenti qu'indirectement les conséquences de la guerre, commence à en éprouver les effets directs.

Sans doute auparavant des sujets espagnols avaient été atteints dans leurs biens et leur vie, en Belgique notamment, mais le gouvernement allemand, soucieux alors de ménager l'opinion des neutres, avait donné des satisfactions, présenté des excuses et accordé des réparations.

Voici maintenant que la question se pose à nouveau dans des conditions telles que l'opinion doit être amenée à se prononcer. Un grand musicien espagnol, Granados, a trouvé la mort dans le naufrage du *Sussex*; deux nouveaux navires espagnols viennent de sombrer, le *Vigo* et le *Santomera*, sous les torpilles allemandes, ce qui avec le *Pena Castillo* et le *Isidoro*, coulés l'année dernière, porte à quatre le nombre des navires espagnols victimes de la barbarie germanique.

L'annonce de la perte de deux nouveaux navires a causé en Espagne une véritable stupeur. Sur la



AMIRAL MIRANDA

fol des innombrables brochures, livres, publications périodiques dont les agents allemands inondent leur pays depuis presque deux ans, bon nombre d'Espagnols, sans croire précisément à l'amitié allemande, espèrent tout au moins que les empires du centre, dans leur propre intérêt, sauraient ménager les intérêts de l'Espagne.

Aussi, l'immense majorité de la presse, tant à Madrid qu'en province, se fait-elle l'interprète des sentiments de la plus grande partie du pays en réclamant des mesures énergiques.

La situation du gouvernement espagnol est délicate. Il n'a pas encore reçu la réponse du gouvernement allemand au sujet du torpillage du *Vigo* et il tient avant tout à maintenir le calme dans l'esprit public. Le comte de Romanones a déclaré qu'il convenait, avant de se prononcer, d'attendre les résultats de l'enquête déjà commencée dont les conclusions seront bientôt connues.

On peut donc s'étonner à bon droit des déclarations prêtées par une partie de la presse au ministre de la Marine, l'amiral Miranda, qui trouve pour expliquer la perte du navire peu plausible l'hypothèse d'une torpille et des maintenant semble admettre la possibilité d'un échouement ou de la rencontre d'une mine flottante. Voilà, comme le remarque *El Liberal*, toute trouvée la réponse que peut faire l'Allemagne aux demandes de réparations.

Pour bien comprendre toute l'acuité de la question, il faut se rappeler que la flotte marchande espagnole représente le minimum dont peut se contenter le pays pour assurer ses communications et ses approvisionnements.

C'est d'Angleterre que l'Espagne reçoit la plus grande partie du charbon qui alimente ses usines, d'Angleterre et d'Amérique que lui viennent les outils, les produits chimiques nécessaires à son industrie. C'est par mer que l'Espagne exporte la plus grande partie des produits de son sol et de son sous-sol. La disparition d'une unité de la flotte marchande cause une grave perturbation au trafic et augmente la malaise général.

L'Espagne a les moyens de faire respecter sa neutralité. Elle donne l'hospitalité sur son territoire à plus de soixante mille soldats germaniques et dans ses ports une magnifique flotte de commerce austro-allemande, jaugeant plus de 250.000 tonneaux, est réfugiée.

G. Chanmière.

PAQUES A NICE

A l'Hôtel Rubi et des Anglais. — Prix spéciaux.

# La viande et le charbon taxés

## A L'HOTEL DE VILLE

Au début de la séance publique que le Conseil municipal a tenue hier, le président a fait part à l'assemblée du décès de M. Georges Girou. Il a adressé à la famille l'expression des douloureuses sympathies du Conseil.

La question de « la vie chère » a été amorcée ensuite par M. Le Corbeiller, lequel a fait décider, au nom de la deuxième commission, qu'il serait procédé à l'installation de chambres frigorifiques dans le sous-sol des halles centrales.

Le Conseil a repris la suite de la discussion de la proposition Fiancette, relative à la taxation de la viande de boucherie.

Partageant l'avis de M. Dausset, M. A. Rendu a fait remarquer que la taxe de la viande serait un expédient qui pourrait être dangereux. Se référant au système employé par la ville de Marseille, où le Conseil général a créé des boucheries départementales, l'orateur a préconisé l'établissement de relations directes entre les producteurs et les consommateurs.

« Ce serait, a-t-il dit, le meilleur moyen de remédier à la crise sans avoir recours à la taxation. »

Répondant aux orateurs, le préfet de police a déclaré que la loi lui donnait le droit de taxer, qu'il était prêt à prendre cette mesure, mais il a demandé que préalablement la détermination des prix soit basée sur les prix des départements de production. D'où la nécessité de demander au ministère de l'Intérieur la création d'organismes qui fonctionneraient dans les départements où la juridiction du préfet de police ne s'étend pas. Et le préfet de conclure en déclarant qu'il n'appliquerait la taxation que lorsque les études et les organisations auront été faites et assurées.

Finalement, la proposition de la deuxième commission a été adoptée, et, partant, le préfet de police a été invité à taxer la viande de boucherie, en s'entourant des précautions qu'il avait préconisées. Après quoi la séance a été levée et la session déclarée close.

## M. Poincaré à l'hôpital canadien

Le président de la République est allé, hier après-midi, visiter l'hôpital offert à l'armée française et installé, par les soins du gouvernement du Dominion du Canada, au champ de courses de Saint-Cloud.

A son arrivée, le président, qui était accompagné de M. Justin Godart, sous-secrétaire d'Etat au Service de santé, a été reçu par lord Grandville, chargé d'affaires d'Angleterre, et par sir George Perly, haut-commissaire du Canada.

## AU SÉNAT

Le Sénat a siégé hier, exceptionnellement, pour continuer la discussion de la taxation des denrées.

L'ensemble des dispositions déjà votées et l'amendement de M. Étienne Flandin formaient l'article premier dont voici le texte :

Pendant la durée des hostilités et les trois mois qui suivront leur cessation, peuvent être assimilés à la taxation les denrées et substances dont l'énumération suit : sucre, café, huile et essence de pétrole, pommes de terre, lait, margarine, graisses alimentaires, huiles comestibles, légumes secs, engrais commerciaux, sulfate de cuivre et soufre.

Aux armées, dans les zones de l'avant et des étapes, les généraux commandant les armées et le général commandant la région du Nord pourront, dans les territoires soumis à leur commandement, taxer toutes denrées alimentaires et boissons destinées à la consommation des militaires, même si elles ne sont pas prévues au présent article.

Ils pourront également taxer les denrées alimentaires et boissons destinées à la population civile, après avoir pris l'avis des préfets des départements intéressés.

Les treize articles suivants et l'ensemble de la loi adoptés, avec de légères modifications qui ne touchent en rien aux dispositions essentielles du texte de la commission, l'assemblée passa au projet sur la répartition et les prix des charbons.

Le texte voté par la Chambre prévoyait la taxation du charbon à la mine, la réquisition des prix et une sorte d'organisme d'Etat pour la réquisition et la répartition du charbon. M. Perchoy, rapporteur, indiqua que la commission du Sénat n'avait pas cru pouvoir admettre la création de cet organisme lourd et compliqué, fonctionnant dans la sérénité de l'incompétence et de l'irresponsabilité, et qu'elle avait seulement admis le droit de taxer le charbon avec le droit de réquisition qui, à la mine et au port d'embarquement, en est le corollaire.

Si elle a accepté notamment la taxation au port, dit M. Perchoy, c'est que cette taxation est la condition sine qua non de l'adoption par le gouvernement anglais d'une taxe sur les frets du charbon.

M. Rouland exprima, sur le bon fonctionnement de la loi, des craintes que M. Marcel Sembat, ministre des Travaux publics, s'efforça d'apaiser en même temps qu'il répondit aux critiques de M. Perchoy contre le texte de la Chambre. Les sept articles du projet et l'ensemble furent finalement votés sans modification. L'assemblée s'ajourna ensuite à jeudi prochain.

## Un kilo de sucre par Allemand et par mois

GENÈVE, 15 avril. — On annonce officiellement que le Conseil fédéral de l'Empire a décidé de fixer la ration mensuelle de sucre à un kilogramme par tête dans toute l'Allemagne.

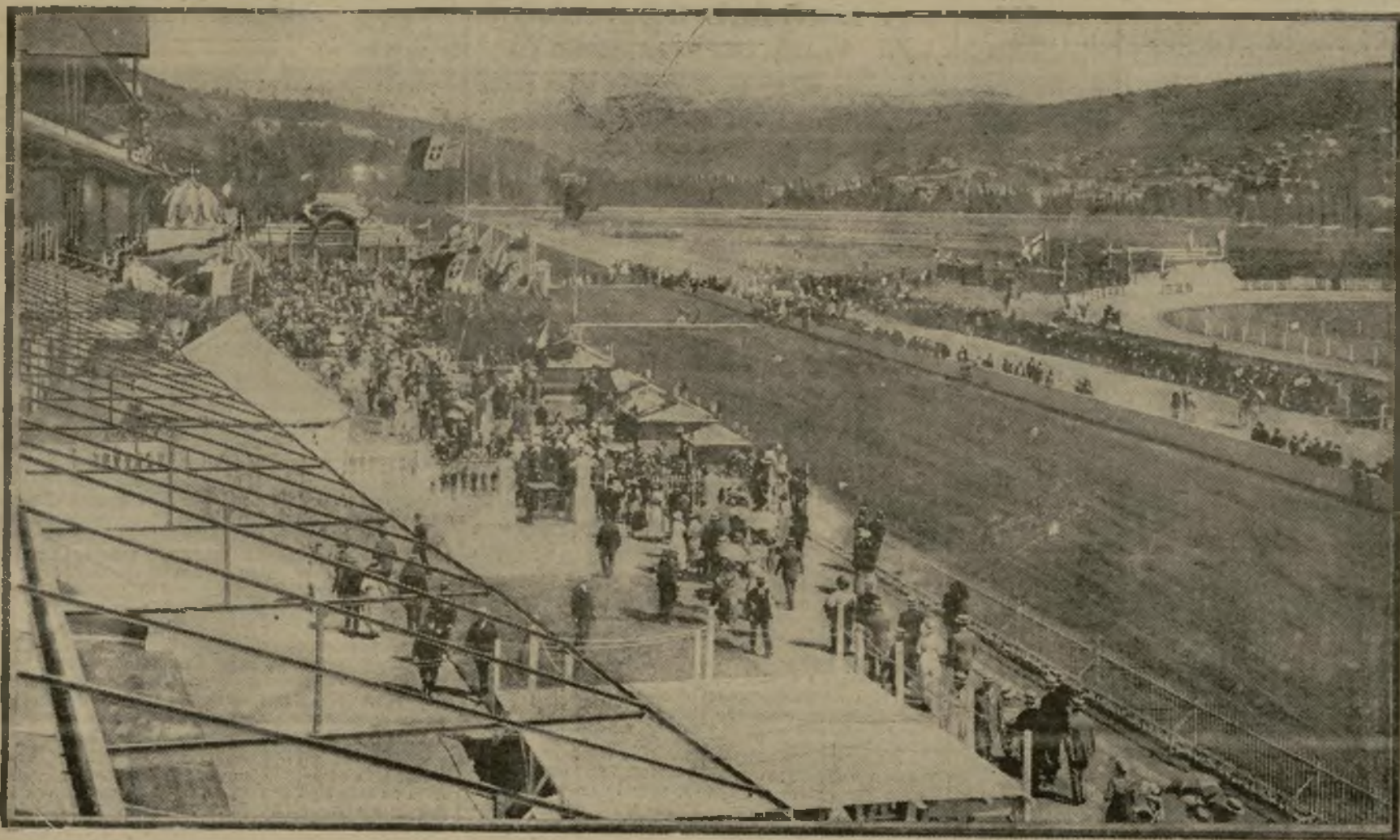
## Les obsèques du général Trumelet-Faber



Hier ont été célébrées les obsèques du général de brigade Trumelet-Faber, mort des suites des blessures qu'il avait reçues aux combats sur l'Yser. Atteint par la typhoïde d'âge le 24 avril 1914, il était dans la section de réserve lorsque la guerre éclata. Il reprit du service, commanda une brigade dans le Nord et fut grièvement blessé. Amputé du bras gauche et atteint de nombreux éclats d'obus, il dut quitter le front. Il a succombé après plusieurs mois de souffrances. Le général était grand-officier de la Légion d'honneur.



## Les sympathies chiliennes pour les Alliés



Le 8 décembre 1915 eut lieu, à Vina-del-Mar, près de Valparaiso, une fête au bénéfice des œuvres des « Croix-Rouge » alliées. Cette fête, qui se prolongea deux jours, produisit 250.000 francs. Toute la population chilienne de Valparaiso et de Vina-del-Mar voulut contribuer à grossir ce « trésor des blessés ». « Notre pays, fut-il dit à ce propos, tient à donner cette preuve de solidarité à ceux qui se battent pour la liberté des peuples, petits et grands. »

## Nos soldats de l'arrière s'amuse un peu



Les invités de cette noce villageoise, huit jours avant d'être photographiés en si bel équipage, se battaient comme des lions dans une tranchée. Mais, au repos à l'arrière, ils ont trouvé dans une armoire ces costumes un peu surannés et ils ont organisé ce défilé comique où la mariée n'est pas le « numéro » le moins exceptionnel.



# DERNIERE HEURE

## Les États-Unis sont disposés à traiter avec Carranza

WASHINGTON, 15 avril. — M. Lansing a annoncé que les États-Unis étaient disposés à traiter avec le général Carranza au sujet de l'évacuation proposée du territoire mexicain. Mais il a ajouté qu'une évacuation immédiate est hors de question.

On annonce officiellement que les États-Unis complètent retirer leurs troupes dès que la poursuite des partisans de Villa serait terminée. En conséquence, ils sont disposés à un arrangement amiable.

### Ce que fut l'affaire de Parral

LONDRES, 15 avril. — On mande de Washington au *Morning Post* que l'affaire de Parral a été très grave, ce qui ressort en effet de l'exposé suivant :

Il avait été convenu entre les deux gouvernements que la colonne américaine n'entrerait pas dans les villes et villages; mais, un éclaireur ayant annoncé que le général Villa s'était réfugié à Parral, le major Tompkin, espérant le capturer, transgressa les instructions, en entrant au cœur de la ville, à la tête de 150 cavaliers.

La place de la Constitution était complètement déserte au moment où les Américains firent halte. Ils furent assaillis par une grêle de balles partant des bâtiments officiels. Entourant la place, une bande armée, débouchant des rues, surprit les Américains. Ceux-ci restèrent très calmes, se groupant pour résister. Le combat dura une heure. Le tir des Américains a été excellent, si le chiffre des pertes mexicaines est exact : des rapports non officiels parlent de 105 soldats mexicains tués, de nombreux soldats et civils blessés; un soldat américain a été tué et 5 blessés. Les Américains profitèrent de l'accalmie pour se retirer.

Mais d'autres rapports sont plus alarmants et parlent de lourdes pertes américaines. Le ministre de la Guerre est sans nouvelles. Le silence du général Funston est attribué au fait que lui-même est sans nouvelles du général Pershing, dont les stations radio-télégraphiques ont été détruites et les communications télégraphiques coupées. On craint pour les lignes de communications, qui sont faibles.

## Les Italiens emportent d'assaut la position de Saint-Oswald

ROME, 15 avril. — Commandement suprême :

Sur les positions conquises sur l'ennemi dans la zone d'Adamello, nos troupes se sont emparées d'une deuxième mitrailleuse. Une troisième a été détruite par le feu de notre artillerie. Des duels d'artillerie continuent dans le secteur du front entre la vallée de Giudicaria et la vallée de Sugana.

Des grenades lancées par l'ennemi ont provoqué des incendies dans le village de Prezzo (Chiese).

Dans la vallée de Sugana, le 12 avril, nos troupes ont pris d'assaut, par une brillante attaque, la position de Santo Oswaldo, à l'ouest du torrent de Lurganza. Nous avons fait à l'ennemi 74 prisonniers dont trois officiers.

Dans la journée du 13 avril, malgré le feu violent de l'artillerie ennemie, la position a été solidement renforcée par les nôtres.

Sur l'Isongo et sur le Carso, on signale une activité moindre de l'artillerie.

Dans la nuit du 13 au 14, une petite attaque ennemie sur Javorcek a été promptement repoussée. Le tir d'une de nos batteries a bouleversé une redoute ennemie sur les sommets du mont San Michele.

## La Chambre italienne discute le budget des affaires étrangères

ROME, 15 avril. — Après s'être associée à la Douma pour flétrir le torpillage du Portugal, la Chambre passe à la discussion du budget des affaires étrangères.

M. Bonomi constate que la Conférence des Alliés à Paris a marqué l'entrée de l'Italie dans une constellation nouvelle. M. Devidemaro radical, déclare que la prochaine conférence de Paris réserve la liberté des rapports économiques de l'Italie, qui ne peut pas renoncer au courant naturel de ses échanges sans avantages compensateurs : la sympathie anglo-latine et franco-italienne doit amener des réductions des droits de douane entre les États de l'Entente.

### AMERIQUE ET ETATS-UNIS

## LA NOTE AMÉRICAINE est-elle un ultimatum ?

NEW-YORK, 15 avril. — Les opinions diffèrent sur le point de savoir si la note à l'Allemagne a le caractère d'un ultimatum.

Le correspondant à Washington de l'*Evening Post*, généralement bien informé, prétend que c'est un ultimatum, dont le texte a été élaboré provisoirement par M. Lansing, qui l'a soumis au Cabinet, lequel l'a approuvé.

La note demanderait à l'Allemagne d'abandonner définitivement la guerre sous-marine, parce qu'elle attaque les neutres, et cela sous peine de rupture des relations diplomatiques.

L'*Associated Press* dit qu'il n'y a pas de limite de temps fixée à l'Allemagne pour se soumettre aux demandes américaines.

« Si le « Sussex » a été torpillé, ce n'est que par suite d'un malentendu. »

GENÈVE, 15 avril. — Obéissant à un mot d'ordre, les journaux allemands déclarent unanimement que l'Amérique devra reconnaître que l'Allemagne a scrupuleusement tenu ses promesses concernant la conduite de la guerre sous-marine.

Le *Berliner Tageblatt* explique longuement que toute plainte concernant la mauvaise attitude des sous-marins allemands ne peut se soutenir, et il ajoute que si le *Sussex* a été torpillé par un sous-marin, il s'agit d'un malentendu; de tels hasards peuvent être évités encore moins facilement en temps de guerre qu'en temps de paix.

Ce que M. Wilson pourrait répondre à Jagow

LONDRES, 15 avril. — Les journaux anglais reçoivent, de Washington, la nouvelle que le département a reçu, du gouvernement français, un rapport donnant le nom de l'officier commandant le sous-marin qui a attaqué le *Sussex*.

### Les Allemands barrent le Sund

COPENHAGUE, 15 avril. — L'*Extrabladet* annonce que les Allemands déposent en ce moment, dans le Sund, au sud du bateau-phare de Brønden, une large barrière formée d'un réseau de fils de fer à mailles de 6 mètres de diamètre; le but de ces travaux serait d'opposer un obstacle à l'activité des sous-marins anglais.

Des torpilleurs danois sont en observation pour empêcher toute violation des droits territoriaux du Danemark. Jusqu'ici, aucune violation n'a été commise.

## L'espion et conspirateur Taylor arrêté à Londres se nomme von der Goltz

LONDRES, 15 avril. — Dans les premiers mois de la guerre, un homme connu sous le nom de Bridgman Taylor arriva de New-York en Angleterre. Il se prétendait Américain et était muni d'un passeport délivré, disait-il, par les autorités de Baltimore. A son arrivée, il fut interrogé et convaincu de ne pas s'appeler Bridgman Taylor, mais von der Goltz et d'être apparenté au maréchal allemand von der Goltz. Il fut incarcéré.

Pendant qu'il était en prison, von Papen, alors attaché naval allemand à Washington, fut nommé comme chef des terroristes allemands d'Amérique et expulsé. Parmi ses papiers qui furent saisis, on trouva la preuve que le faux Taylor, autrement dit von der Goltz, avait reçu de lui de l'argent et des instructions.

Lorsqu'on a mis sous ses yeux les preuves évidentes qu'il était un maître espion, von der Goltz se déclara disposé à faire des révélations complètes sur les complots allemands aux États-Unis.

On lui fit savoir qu'il lui serait tenu compte de ses révélations et, sur la foi de cette promesse, il donna une foule de détails complémentaires. Le gouvernement anglais consulta les autorités américaines et celles-ci demandèrent que cet homme, poursuivi en Angleterre pour haute trahison, fût envoyé aux États-Unis afin d'être témoin à charge contre ses complices. (*Daily Mail*.)

### Le prince de Serbie a quitté Paris

Le prince régent de Serbie a quitté Paris hier matin. Le président de la République s'est rendu à la gare pour présenter à Son Altesse Royale ses souhaits de bon voyage.

Ayuntamiento de Madrid

## Où le fils de M. Filipesco fait connaissance avec la police allemande

Le fils de l'ancien ministre de la Guerre chef du parti interventionniste en Roumanie, M. Nicolas Filipesco, actuellement à Paris, a été, dimanche dernier, à Lindau, en Bavière, victime d'un grossier incident de police qui en dit long sur l'état d'esprit de nos ennemis.

M. Filipesco, accompagné de Mme Filipesco, pour se rendre de Suisse en Roumanie, nanti de toutes les pièces nécessaires, avait jugé pouvoir traverser l'Allemagne et l'Autriche, lorsque, en gare de Lindau, sur la frontière bavaroise, les autorités lui déclarèrent qu'il ne pouvait sans enquête aller plus loin. Après examen des passeports et des papiers d'identité dont il était porteur, il fut l'objet d'une fouille rigoureuse et inadmissible, puis enfermé, avec Mme Filipesco, dans une sorte de cellule. La situation se prolongeant, force fut aux deux voyageurs de se faire apporter des provisions du buffet, dont l'accès leur avait été refusé. Cette incarcération dura une journée, au cours de laquelle M. Filipesco ne fut pas admis à mettre télégraphiquement au courant de l'incident le représentant de la Roumanie à Berlin.

Les autorités allemandes, tout en pressant M. Filipesco de questions relatives au but de son déplacement, protestèrent de leurs bonnes intentions et en attendant les résultats de l'enquête affirmèrent aux deux voyageurs qu'elles ne voulaient en aucune façon attenter à leur liberté.

Le soir, M. et Mme Filipesco furent invités à regagner la Suisse devaient abandonner leur projet de traverser l'Allemagne. Deux pays!

M. Filipesco, dès son retour à Berne, avisa de ces faits M. Bratiano, à Bucarest, et d'autre part il envoyait à M. de Bethmann-Hollweg un télégramme d'énergique protestation.

Nous avons vu hier, au sujet de ce grave incident, M. Nicolas Filipesco qui a bien voulu nous en donner confirmation pure et simple.

Interrogé par nous il s'est défendu d'aller plus loin :

« Je ne saurais vous en dire davantage, nous a-t-il répondu. L'action diplomatique ayant été aisée, je suis tenu d'observer la plus grande réserve. Les faits sont exacts, mais ce qui est exact aussi, c'est que je n'en ai fait aucune relation qui ait pu permettre à la presse d'en parler. »

### UN ATTENTAT CONTRE LIEBKNECHT

AMSTERDAM, 15 avril. — Selon le récit qui en a été fait par des voyageurs de commerce et d'autres personnes qui paraissent dignes de foi, Karl Liebknecht, dont l'attitude inquiète les pangermanistes, aurait été en butte, jeudi dernier, à Berlin, à un attentat qui n'a pas eu de conséquences.

Une femme a tiré deux coups de revolver sur le député de Potsdam, sans l'atteindre. Elle a été immédiatement arrêtée. (*Information*.)

### Le baron Burian à Berlin

BERNE, 15 avril. — Le baron Burian, ministre des Affaires étrangères austro-hongrois, est arrivé vendredi à Berlin. Il a conféré avec M. de Bethmann-Hollweg.

Une note officielle du *Posten Lloyd* dit que ce voyage, prévu depuis longtemps, mais retardé par les travaux parlementaires de M. de Bethmann-Hollweg, n'a pour objet qu'un échange de vues sur les affaires courantes.

### On négocie la libération de M. Ghenadieff

BUCAREST, 15 avril. — Le prince Boris, au nom du roi, et M. Apostoloff, ministre des Postes et Télégraphes, ami de M. Ghenadieff, ont entamé des pourparlers sur les conditions de la mise en liberté de M. Ghenadieff.

### Mort du général Plehve

COPENHAGUE, 15 avril. — Le général Plehve, ancien commandant en chef de la deuxième armée impériale russe, vient de mourir à Moscou. (*Information*.)

OBESITÉ  
**LIN-TARIN**  
CONSTIPATION



**Mode de guerre. — Ce qu'elle était en 1870; ce qu'elle est en 1916...**







# L'Humour et la Guerre



## Un coup de dames

Mon excellent ami Gonzague m'avait dit :

— Je veux bien aller m'ennuyer avec toi un mois durant en Suisse, mais je t'avertis que je ne veux pas des ascensions en funiculaire ni des promenades sur les lacs, du Righi traditionnel ni du cachot de Bonivard, de toute cette Suisse maquillée pour touristes où, du matin au soir, on vous écorche la bourse avec des notes démesurées et les oreilles avec un jargon tudesque qui a la prétention d'être du français. Si tu n'as que ça à m'offrir, je préfère prendre l'air aux Bûtes-Chaumont ou au square Montholon.

Croyant avoir trouvé ce qui lui conviendrait, je l'emmenai à Saas-Fée, petit village juché à 2.000



mètres au pied du Dom, j'avais la naïve conviction que nous ne trouverions là que des gens paisibles, en quête, comme nous, de grand air et de tranquillité.

Le 1<sup>er</sup> août 1913, nous quittions, à Stalden, le petit chemin de fer qui va de Viège à Zermatt. Il nous restait à faire à pied les 25 kilomètres qui séparent Stalden de Saas-Fée. Courageusement, nous entreprîmes notre ascension avec la méthodique lenteur d'alpinistes endurcis. Impressionnés par le silence solennel de la grande montagne, un peu essoufflés aussi par la raideur du sentier que nous grimpons, nous ne lâchions pas une parole. Pendant les premiers kilomètres, notre quiétude fut complète.

Puis, un voyageur dévala la côte que nous gravissions et nous salua d'un bref et guttural « guten Tag », que nous entendîmes à peine. Peu après, deuxième touriste et deuxième « guten Tag ». Le flot tudesque était déchainé.

A cette seconde rencontre, Gonzague qui, pas plus que moi, ne sait un traitre mot d'allemand, s'arrêta et m'interrogea :

— Qu'est-ce qu'il nous a raconté, ce paroissien-là ? Ma parole, m'est avis qu'il nous a traités de tartes !

J'admirai la finesse de son ouïe et la justesse de sa compréhension, car j'eus alors, rétrospectivement, l'impression d'avoir réellement discerné moi-même un mot finissant en tarte. Et ce mot me remémora la thèse, depuis si longtemps oubliée, d'un de mes maîtres en philosophie sur les perceptions inconscientes de l'esprit.

De kilomètre en kilomètre, ce furent alors des rencontres de voyageurs toujours plus nombreux et toujours plus polis, dont les immuables « guten Tag » devinrent de plus en plus nettement *touristique* pour nos oreilles prévenues. Nous étions en pleine Bochie. Le voyage commençait mal.

A 21 heures, affamés, éreintés, nous pénétrâmes dans la salle à manger de l'unique hôtel de Saas-Fée, où, le repas dit de table d'hôte étant terminé, on nous installa à une petite table, en compagnie d'un excursionniste également retardataire.

C'était un Boche du type le plus répugnant et le plus cassique. En s'asseyant, il nous considéra par-dessus ses lunettes d'or, s'essuya le front et la nuque avec sa serviette et, s'inclinant, nous dit : *Mahlzeit*.

— Il garde *touristique* pour le dessert, me glissa doucement mon compagnon.

Ce Boche était un redoutable bavard qui, s'autorisant d'une demi-lune de séjour dans le pays — qu'il connaissait comme s'il en avait dressé le cadastre, se mit, dans un indéfinissable jargon, à nous en vanter les charmes, les promenades, la salubrité de climat et surtout la bonne chère. Tout en parlant, il ne perdait pas un coup de dent, car le bougre jouissait, certes, d'un splendide appétit, auprès duquel les nôtres, quoique largement ouverts par l'as-

cension, n'étaient que modestes appétits de dyspeptiques. Pour chaque phrase qui sortait de sa bouche, trois énormes bouchées y rentraient... et il ne cessait de parler.

Quand il eut épuisé l'énumération des diverses excursions classiques de Saas-Fée et de Saas-Grund, il nous conta l'ennui des soirées solitaires — les habitants de l'hôtel ayant, tous, dès la vingt et unième heure, regagné leur plumard — et l'impossibilité d'atteindre la vingt-quatrième en savourant, en même temps qu'une excellente pipe de porcelaine et une bière rafraîchissante, le plaisir d'une partie de cartes avec des partenaires cultivés. Cette constatation l'amena à nous exposer en détail les finesses des jeux de cartes usités en Allemagne, notamment du « sechs und sechzig », combiné à peu près analogue à celle du bédigue chinois, ou du fameux « meine Tante deine Tante », jeu d'argent plein d'imprévu, formellement interdit d'ailleurs par S. M. le kaiser de toutes les Germanies.

La petite bonne qui nous servait venait de déposer sur la table deux magnifiques perdreaux des Alpes, de l'espèce appelée bartavelle, dont la chair tendre et rissolée allait clôturer dignement un abondant et délectable repas. Notre homme huma avec gourmandise le fumet qui s'exhalait des volatiles, supputa d'un oeil connaisseur leur qualité respective et fit dextrement passer du plat dans son assiette le plus appétissant des deux.

Nous restions, Gonzague et moi, en face de la deuxième bartavelle.

A ma stupéfaction, mon compagnon, dont je redoutais un éclat, ne souleva point. De l'oeil et de la bouche, il imita, à mon intention, la mimique expressive du ouistiti en gestation de malice et, reprenant avec notre grossier commensal la précédente conversation, il lui demanda :

— Et au jeu de dames, est-ce qu'on joue aussi en Allemagne ?

— la wohl, on choue aussi ; c'est un Allemand qui a ce cheu inventé.

— Ah ! mais les règles sont-elles les mêmes que les nôtres ? Ainsi, tenez, voilà un cas qui est souvent discuté : quand votre adversaire peut prendre deux pions et n'en prend qu'un, qu'est-ce que vous faites ?

— Eh bien, che souvie, natürlich.

— Alors, fit Gonzague, je fais comme vous. Vous pouvez prendre les deux perdreaux et vous n'en avez pris qu'un : je snuffe.

Et, joignant à la parole un geste prompt, il cueillit délicatement le perdreau dans l'assiette du Boche ahuri, cependant que, imitant son exemple, je m'adjugeais d'une fourchette agile celui qui restait dans le plat.

Durant quelques secondes, le Teuton nous parut tangent à la foudroyante apoplexie. Puis, comprenant la dure leçon — ils sont si intelligents dans cette race ! — et ne sachant quelle contenance adopter, il se leva et, après un regard désespéré à la bar-



tavelle envolée, il s'enfuit à une vitesse telle que s'il avait eu à ses trousses tout un bataillon de diables bleus.

Et comme, de bon cœur, je saluais son départ d'un *touristique* retentissant, Gonzague arrêta mon exubérante ironie par cette citation pleine d'à-propos :

« Soufflez, mortel, n'appuyez pas. »

Mein Gott, jamais nous ne mangeâmes perdreaux plus succulents.

Raymond de Drée.

(Dessins de Hantot.)

Ayuntamiento de Madrid

## Journaux du Front

### LE ZOULOU

Tel est le titre d'un nouveau journal de zouaves (20<sup>e</sup> bataillon) publié depuis peu au front. Les « Pan ! pan ! l'Arbi ! les charas sont par ici ! » se présentent en ces termes au public :

Ces syllabes tintent gaies et claires aux oreilles françaises.

Synonymes de « gloire », aimées de tous, elles nous ont paru les plus favorables pour le titre d'une feuille adressée à mille petits zouaves, qui, dans leurs familles, ne sont certainement nommés que par ces mots : « Notre petit zouou. »

Via les zouous ! C'est le cri qui annonce l'apparition d'une troupe, dont les hommes portent avec fierté et fièvre l'étoile tricolore et la coquette chemise, crânement placée.

Alter aux zouous est le désir du jeune conscrit un peu casse-cou. Aussi avec quel orgueil, au retour, il manie proméne-t-elle son petit zouou vêtu de l'uniforme glorieux !

Nous pensons que notre nouveau titre plaira à tous et ralliera tous les suffrages.

Vivent les zouous !

### POUR RIRE DANS LES TRANCHEES

De l'Echo des Tranchées :

NOUVELLES MONDAINES

On annonce que le vicel Armand, très fatigué, va partir au printemps pour la Côte d'Azur.

CITATIONS

Le Comité technique de déblaiements cite à l'ordre du jour l'agent voyer Billon, qui a trouvé le moyen pratique de faire disparaître la terre provenant des fouilles, en creusant un grand trou dans lequel elle est placée. La terre provenant des fouilles du second trou est placée dans un autre trou, et ainsi de suite.

### NOTRE PROGRAMME

De l'Ancre Rouge, nouveau périodique du front, « Journal de Débochage » (9<sup>e</sup> bataillon d'instruction du 6<sup>e</sup> colonial, S. P. 188) :

Il se résume en un mot : Rire

C'est beaucoup plus difficile que vous ne vous le figurez ! D'abord, ça n'est pas donné à tout le monde de savoir rire : Babelais n'accordait cette faculté qu'à l'homme. Je suis beaucoup plus limitatif que lui et j'attribuerai péremptoirement que, parmi les hommes, peu, bien peu, savent rire.

En admettant (il faut faire un effort, par exemple) que les Boches soient des hommes, on est bien forcé de convenir qu'ils ne savent pas rire : ils rient, et même rient de jeune depuis longtemps déjà.

Furieux de cette supériorité que nous avons sur eux, ils ont inventé les gaz lacrymogènes pour nous faire pleurer. Rien que ce mot barbare inséré dans nos communications nous faisait pousser de rire. Ils ont quand même atteint partiellement leur but, puisque, à l'annonce de cette invention, tous les Français se sont mis à rire... aux larmes. (Jeunes camarades de la classe 16, ne prenez pas trop cette boutade au sérieux, et quand l'occasion s'en présentera, mettez vos masques et mettez-les bien !)

### ROYAUTERIES

De Marmite (267<sup>e</sup> d'infanterie, S. P. 103) :

— Pourquoi le kaiser voudrait-il s'emparer de la Somme ?

— Parce qu'il redoute l'émission d'un nouvel emprunt.

### COMMUNIQUE DE L'ARRIERE

Dépêches particulières de nos correspondants en mission pour 6 jours

Du Télé-Mail (organe des sapeurs télégraphistes en campagne, S. P. 107) :

PERGAMAS. — La récolte des primeurs s'annonce superbe. La municipalité se montre très inquiète à cause du manque de bras et commence à expérimenter une nouvelle machine à ramer les petits pois imaginée par Gustave, le fils du pharmacien.

PERPIGNAN. — Par suite d'une erreur, on vient de saisir un train de grenades venant d'Espagne comme contrebande de guerre. La population est très excitée. Le suisse de la cathédrale est resté neutre.

PARIS, 1<sup>er</sup> avril. — Le bruit courait avec persistance, dans la journée d'hier, qu'un sous-marin allemand avait réussi à forcer le passage du pont Alexandre-III avec l'intention évidente de torpiller le musée du Louvre.

Cette nouvelle provoqua une grosse émotion autour du bassin du Luxembourg.

Mais, grâce à la courageuse altitude d'un bateau-lavoir, qui avait donné l'alarme par T. S. F., le sinistre avait été facilement conjuré.

PARIS, même date, 20 heures. — On apprend en dernière heure qu'il s'agissait seulement d'une femme-torpille, qui avait été repêchée dans la Seine par le capitaine d'un bateau-lavoir. Le corps a été porté au laboratoire municipal pour y être analysé.



# L'Humour et la Guerre



— Tol, un poilu ? Où qu'elle est ta pipe ?  
(Eoum. Aluard.)



LE DERNIER SUCCES ALLEMAND DEVANT VERDUN

— Sire, de l'aveu même d'un prisonnier français, nos ennemis sont persuades que nous prendrons la pile !  
— Dans ce cas, vous pouvez annoncer dès aujourd'hui que nous avons pris le fort de la Pile...  
(Sauvage.)



L'INOCULATION DE L'OPTIMISME A UN PESSIMISTE  
(Loukamarid, Pétrograd.)



— La bistrocratie ! Mais elle est inexpugnable ! Pensez donc à tous les « canons » dont les marchands de vin peuvent disposer pour se défendre...  
(Herve Bédier.)



DEBUTS

— Paraît qu' nous sommes dans ce film... Si nous allions voir comment nous avons joué notre rôle !...  
— Mon vieux, j'crois que ce n'était pas trop mal pour des gens qui n'avaient jamais « tourné ».  
(Mars Trick.)



— Y z'appellent ça une histoire de France !... Y' a même pas la victoire de la Marne !  
(Mars Trick.)



PAR CES TEMPS DE NOTES

— Chef, où faut-il mettre toutes ces « notes » ?  
— Dans le bureau « américain » parbleu !  
(Rob. Dahame.)



TABLEAU BERLINOIS

(d'après un journal allemand)  
On rôtit une oie.  
(RUB. BERLIN.)



DES CANONS... DU PINARD !

Quand y aura pu d' pinard, on fera une demande pour aller en fabriquer à l'arrière...  
(Duhercy.)



## LES CONTES D'EXCELSIOR

## Le salut à l'ennemi

Un convoi de blessés était annoncé, en gare de Castignac, et toutes ces dames de l'ambulance de la gare étaient en pleine activité. L'une d'elles, repêchée et rougeaud et dont le double menton reposait sur un tablier blanc orné d'une croix rouge et maculé de traces de cuisine, demanda, tout affairée, à une grande jeune fille brune, également vêtue du tablier blanc à croix rouge :

— Dites, mademoiselle Marguerite, savez-vous s'il est long, le convoi ?

La jeune fille considéra un instant, avec sympathie, de ses yeux un peu myopes, mais très doux, son interlocutrice, et répondit :

— Mais oui, très long, paraît-il ; il nous amène au moins trois cents blessés, peut-être davantage...

— Seigneur ! gémit la bonne dame, tandis qu'une expression d'effarement passait dans ses gros yeux bleus, Seigneur ! jamais je n'aurai assez de café !

D'un pas accéléré semblable à celui d'un soldat qui monterait à l'assaut, elle se rua au percolateur...

Cependant, le train arrivait. Déjà, aux portières, apparaissaient des têtes, quelques-unes emmaillottées dans des paquebots compliqués. Ce qui se voyait de ces figures était pâle, souillé de boue et de crasse ; les yeux brillaient d'un éclat fiévreux et on eût dit qu'ils gardaient le souvenir de visions affreuses.

Marguerite frémit... Mais comme elle était vaillante, elle reprima son émoi et s'empressa.

Tandis que des brancardiers descendaient les grands blessés, elle se mit à aider ceux qui pouvaient marcher et à les guider vers l'ambulance. Où il s'agissait de les ravitailler, avant qu'ils fussent dirigés vers une formation sanitaire plus éloignée. Doucement, avec des précautions minutieuses et délicates, elle donnait son bras à un grand diable de fantassin imberbe, qui boitait bien bas, cependant qu'un groupe de soldats, assez légèrement atteints, la suivait. Bientôt, elle reconnut que son grand fantassin était le loustic de la bande. Son visage blême était sans cesse déformé par un rictus sarcastique ; ses yeux, tout cernés de fatigue et de souffrance, pétillaient encore de malice. Au bout de quelques mètres, il avait déjà déclaré qu'il était Parisien de Paris et que, quoique de la classe 15, il ne se laissait pas « bourrer le crâne ». Il affectait de ne parler qu'un argot, d'ailleurs pittoresque et truculent, qui faisait s'esclaffer les camarades. Enhardi par ce succès, il risqua de lourdes plaisanteries qui augmentèrent chez la jeune fille l'antipathie que lui inspirait ce farceur vulgaire. Elle ne voulait voir en lui qu'un soldat et un blessé, et de toute sa volonté elle s'efforçait de le plaindre et de l'aimer, parce qu'il avait versé son sang pour la France.

Néanmoins, elle se sentait froissée, mécontente, et elle admirait et enviait la sérénité reconquise de

la bonne dame préposée au percolateur, qui avait réussi à faire, ainsi qu'elle disait, « son plein de café »...

Comme Marguerite arrivait enfin à l'ambulance, elle entendit chuchoter autour d'elle : « Il y a des Boches parmi les grands blessés... »

Alors, tous autres sentiments furent balayés en elle par la haine que lui inspirait l'ennemi, auteur de tant de crimes, responsable de tant de misères. Ayant surpris, dans le regard du loustic, un éclair de colère, elle se prit à souhaiter éperdument qu'il employât son bagout infernal à injurier les Boches qu'on allait apporter.

Immédiatement, elle se ressaisit et se jugea mauvaise. Un ennemi terrassé est-il encore un ennemi ? La France n'est-elle plus la patrie de la chevalerie et de la générosité ? Et, pourtant, la haine de l'envahisseur n'est-elle pas une haine sainte, qui doit être plus forte que tout ? La chevalerie n'est-elle pas duperie et la générosité sottise ?... Elle était perplexe, agitée de sentiments contraires, inhabile à résoudre le dilemme et pleine d'appréhension à l'égard de la scène qu'elle prévoyait, en observant que le loustic paraissait se recueillir, comme pour préparer des railleries acérées.

Soudain, un mouvement se fit dans la foule des petits blessés et des infirmières qui se pressaient dans le vaste baraquement. Un cortège entra, composé de cinq civières, portées par des brancardiers, et on reposait cinq Allemands. Oh ! les pitoyables faces d'agonisants, sur lesquelles se lisaient, en plus de la douleur physique, la détresse et l'humiliation de la captivité ! Les regards étaient ceux des bêtes traquées et qui vont mourir. Les bouches se crispaient, pour rester muettes, et conserver, en n'exhalant pas de plaintes, la pudeur de la souffrance. Ce n'étaient plus des Boches, c'étaient des moribonds...

Le loustic, que Marguerite avait aidé à s'asseoir, tout près de la porte, s'était levé, malgré sa blessure, et il se penchait vers les arrivants, la bouche prête pour l'outrage. Mais que se passa-t-il en cette âme française ?... Lorsque le morne cortège fut proche de lui, une vague de pitié monta de son cœur à son cerveau et sa figure en fut tout à coup bouleversée. En lui surgit l'obscur atavisme des générations chevaleresques qui avaient fait de la France la plus noble des nations. Se raidissant, devenu grave et beau, de cette beauté intérieure qui rayonne parfois sur les traits les plus vulgaires, il porta la main droite à son casque et salua militairement les ennemis mourants. Silencieusement, tous ses camarades l'imitèrent...

Et Marguerite sentit que le Français le plus sceptique, le plus gouailleur et le plus frivole en apparence, cache au fond de lui-même, par cela même qu'il est Français, une âme noble et généreuse, et que cette âme se révèle toujours, au moment opportun, par un geste spontané, élégant, plein de tact et de mesure. Elle oublia sa répugnance et son antipathie, et, si elle l'avait osé, elle l'aurait bien embrassé, ce loustic !

Léon Grog.

## Inauguration des collections Détaillé au musée de l'Armée

Le sous-secrétaire d'Etat aux Beaux-Arts, M. Albert Dalimier, accompagné du directeur de l'enseignement, des musées et des manufactures nationales, M. Valentino, s'est rendu hier après-midi, à 3 heures, au palais des Invalides pour inaugurer, dans la galerie Bugaud, transformée en galerie Détaillé, les collections offertes par le légataire universel de l'artiste au musée de l'Armée.

Ces collections comprennent, nous l'avons dit, diverses séries composant un ensemble : costumes militaires de la Révolution et de l'Empire, de la Restauration, de la monarchie de Juillet et du second Empire, armes blanches, armes à feu, étendards offerts aux armées d'élite, grandes toiles exécutées par l'artiste sans destination arrêtée, esquisses des grandes compositions de l'Hôtel de Ville, études d'après nature, tableaux historiques, parmi lesquels nous avons reconnu la toile consacrée à la mort héroïque du commandant Berbegier, du 70<sup>e</sup> de ligne, à Saint-Privat, en 1870, au moment où, son clairon frappé à mort, il sonnait lui-même la charge.

## Collaborons tous à l'action commune

C'est à la défense nationale et à ses nécessités que toutes nos pensées vont constamment, particulièrement à « l'arsenal » qui fournit à l'armée tout ce qu'elle lui demande pour vaincre, car maintenant nous avons les obus, les mitrailleuses, les fusils et les canons nécessaires.

Mais à cet effort en matériel correspondent des dépenses considérables et il faut que les épargnes du pays alimentent régulièrement sa trésorerie.

Souscrivons donc aux Bons et aux Obligations de la Défense Nationale émises dans les conditions suivantes :

## Bons de la Défense Nationale (prix nets, intérêts déduits)

| MONTANT DES BONS | SOMME A PAYER          |                                 |           |
|------------------|------------------------|---------------------------------|-----------|
|                  | Pour avoir dans 3 mois | un bon remboursable dans 6 mois | dans 1 an |
| 100 fr.          | 99 fr.                 | 97 fr. 50                       | 95 fr.    |
| 500 fr.          | 495 fr.                | 487 fr. 50                      | 475 fr.   |
| 1.000 fr.        | 990 fr.                | 975 fr. »                       | 950 fr.   |

## Obligations de la Défense Nationale (prix nets, intérêts déduits)

|                    | MONTANT DES OBLIGATIONS |         |           |
|--------------------|-------------------------|---------|-----------|
|                    | 100 fr.                 | 500 fr. | 1.000 fr. |
| Du 15 au 30 avril. | 95,35                   | 476,71  | 953,42    |

Les Bons conviennent à ceux qui veulent avoir, à tout instant, la libre disposition de leurs épargnes constituées en billets de banque ou en or : les sommes placées en bons remboursables aux dates fixées rapportent un intérêt avantageux et exempt d'impôt.

Les Obligations conviennent à ceux qui veulent faire un placement à plus longue échéance donnant un revenu net, de plus de 5 0/0 et exempt d'impôt.

BULLETIN N° 1 EXCELSIOR DU 16 AVRIL 1916

24

## Un Cœur blessé

ROMAN

par Edouard PONTIÉ

## CHAPITRE XXII

## La forteresse de Zwickau

Et la première figure qu'elle vit penchée sur elle fut celle du docteur Weiss qui, par des soins énergiques, venait de la ranimer.

La forteresse avait une infirmerie où le brave homme la fit conduire.

C'était un excellent médecin que ce Suisse consciencieux et secourable.

Dès qu'il fut seul avec Lison, il entreprit de la rassurer.

Elle n'avait qu'une fièvre violente à présent mais qui devait tomber très vite.

Dans deux ou trois jours, il n'y paraîtrait plus rien.

Mais cependant la jeune femme devait faire attention, ne pas commettre d'imprudences à l'avenir.

Ce bon docteur avait découvert quelque chose. C'était tout naturel pour une nouvelle mariée, et elle devait en ressentir un grand espoir.

Copyright by Edouard Pontié, 1916. Reproduction, traduction et mise au cinema réservées.

Du reste, il fallait y compter : avant peu elle reviendrait en France.

Et ce serait bien mieux pour elle. Ses beaux-parents l'accueilleraient avec joie !

Ils avaient perdu un fils, mais ils auraient à chérir un tout petit être.

Dans six mois, au plus tard, Lison serait une charmante maman !

Et il n'y a rien de pareil pour faire retrouver un peu de bonheur dans la vie...

## CHAPITRE XXIII

## L'œuvre de Frieda

M. le colonel Prahlher finissait un après-midi, vers deux heures, de « dîner » suivant la coutume allemande dans la confortable salle à manger de sa maison de Zwickau, lorsque son ordonnance vint lui annoncer que M. le directeur Fleischer et Fraulein Frieda Brandt désiraient lui parler pour une affaire tout à fait urgente.

Le gouverneur militaire de Zwickau, sur l'instinct, en fut profondément dérangé.

Il se promettait de fumer en paix un gros cigare de Brème en face d'un grand verre de bière de Pilsen, tout en lisant la *Gazette de Voss*, qui était son journal favori.

Et voici que des importuns se permettaient de le troubler dans la quiétude d'une heure aussi douce !

« La vieille tante » — c'est le nom que les irrévérencieux donnent en Allemagne à l'antique et patriotique *Gazette de Voss* — semblait pourtant être ce jour-là bien intéressante.

Les dépêches de Wolff annonçaient des choses extraordinaires, et les guerriers saxonns avaient accompli en France comme en Russie, des actions d'éclat colossales.

Tout cela promettait un régal pour le vieil officier, mais il était l'esclave du devoir !

Le directeur des prisonniers de la forteresse avait sans doute à lui communiquer d'urgence un rapport.

Quant à la visiteuse, le colonel Prahlher ne la connaissait que de réputation, et, dans le fond, il était fort aise de la voir.

Aussi, après un premier grognement de mauvaise humeur, il prit sa figure la plus intéressée pour la recevoir.

Ce fut le père Mandel qui entra le premier dans la pièce en se cassant en deux dans une révérence pleine de respect !

Mais il se redressa aussitôt pour crier :

— Excellence, je viens vous demander justice, au nom d'un bon Allemand tombé en France et de son vieux père. La victime est mon fils, le père c'est moi...

— Double et triple antécelle, répondit le colonel Prahlher, qui vous a donc permis de faire un bruit si scandaleux en entrant chez moi ?

Mais un véritable Allemand, même civil, n'est point froissé lorsqu'un officier supérieur lui adresse de telle façon personnellement la parole.

Herr Mandel restait simplement une autre courbette, et s'effaçait pour laisser entrer le directeur Fleischer, suivi de Frieda.

— Quel est cet homme ? demanda le colonel-gouverneur, en désignant Mandel sans aménité.

— Excellence, c'est un témoin essentiel dans une affaire grave que j'ai découverte.

— Faites-le sortir, d'abord !

Et le père de Karl dut retourner dans l'antichambre pour attendre que l'on ait besoin de lui.

Cependant, le colonel Prahlher s'était assis et



# En feuilletant les Revues

Dans la Renaissance, M. Joseph Reinach publie un intéressant article sur « l'Alsace-Lorraine devant l'Histoire ». Voici sa conclusion :

L'Allemagne, par sa déclaration de guerre, a déchiré elle-même les traités qui lui livraient l'Alsace-Lorraine. Nous nous retrouvons donc très exactement à la veille du jour où l'Alsace et la Lorraine furent abandonnées. En droit, comme dans leur cœur, elles sont françaises. Elles le sont restées dans leurs cœurs fidèles. Elles le sont redevenues en droit. Elles sont aujourd'hui en droit ce qu'elles étaient une heure avant que l'Assemblée de Bordeaux ratifiât le traité de Versailles et que Grosjean portât à la tribune la protestation où éclatèrent les noms de Chauffour, de Schneegans, de Keller, de Kahlé, de Scheurer-Kestner, de Boersch, de Koethlin, de Noblot, de Bamberg, d'Herlmann, le nom de Gambetta, député de Strasbourg, de Colmar et de Metz.

Il ne peut pas plus être question, avant d'opérer la réunion de l'Alsace-Lorraine à la France, de consulter les populations que de consulter celles du Nord, de la Somme ou des Ardennes, que foule encore l'ennemi. Le droit ne vieillit pas. Il reste le même. Nous rentrerons dans Strasbourg comme dans Lille, dans Metz comme dans Saint-Quentin. Et Strasbourg et Metz ne rentreront pas autrement dans la communauté française que Lille et que Saint-Quentin.

Tout cela est clair dans nos esprits, comme l'est aussi un autre point sur lequel je voudrais pourtant relever pour un instant vos attentions. C'est que bien d'autres pays que la France ont, à travers l'histoire ensanglantée de l'Europe, perdu des provinces qui ne leur étaient pas moins chères que nous sent chères la Lorraine et l'Alsace, et qui n'étaient ni moins peuplées, ni moins industrielles, ni moins riches, ni, même, moins profondément attachées aux nations qu'elles quittaient par force.

Or, la perle de l'Alsace-Lorraine, en 1871, n'a pas seulement atteint la France dans la forme où l'avait laissée la monarchie; mais elle a atteint l'Europe tout entière dans son équilibre et dans sa liberté.

J'ai gardé la conviction que la France des traités de Bâle et d'Amiens qui l'avaient portée au Rhin n'aurait pas été inconciliable avec une nouvelle balance des forces, si Napoléon avait employé son génie à garder les conquêtes de la République et les siennes. Il a fallu près d'un demi-siècle pour que les puissances qui avaient assisté en spectatrices à nos défaites y visent la cause profonde du péril germanique, grandissant tous les jours contre la liberté des peuples.

C'est M. Thiers qui définissait notre vieille politique classique de l'équilibre, politique de Suïly, de Richelieu et de Mazarin, « la politique de l'indépendance des nations ». Il avait bien raison. Les conditions et les facteurs de l'équilibre européen ne peuvent se déplacer et modifier. Mais il n'y a pas d'équilibre européen sans Strasbourg française. Le drapeau de l'Europe libre, c'est le drapeau tricolore à la flèche du Munster.

Donc il faut valere, et nous valerons.

Le Correspondant nous donne sous ce titre : « Dans les Flandres », les « Notes d'un volontaire de la Croix-Rouge » que signe M. Bertrand de Lalotte.

Nous en extrayons ce passage pittoresque :

Plus nous approchons de Calais, plus les détachements se multiplient en quête de cantonnements et d'abri contre la pluie qui déferle à norveau. Les queues des arrières se tordent sous la rafale, les vols de corbeaux tourbillonnent sous les nuages bas et lourds : la vision est sinistre.

Toutefois, à notre passage, un rayon de soleil éclaire le grouillement pittoresque qui envahit les rues de Ca-

lais. Officiers belges de tous grades et de toutes armes, camions automobiles qui montent vers le front, valises de la Croix-Rouge qui en reviennent. Déjeunons en hâte et dans... Voici Marok, puis Gravelines tapie derrière les hauteurs de Vauban. Dans le canal qui sert de port, les goélettes désarmées, vides d'équipages, dressent leurs mâts nus qu'auréolent d'argent des vols de moineaux. La route s'indécrit bientôt sur la gauche. Une chaussée pavée — et quels pavés ! — nous conduit aux portes de Dunkerque, dont les deux beffrois se profilent dans le brouillard. Aux fortifications, arrêt.

— Vous allez ? demande un douanier.

— En Belgique.

— Allez faire voter vos papiers à la Déesse.

Ahurissement général : nous croyons avoir mal entendu. Mais non ; le douanier répète : il n'y a pas de doute à avoir.

— Une déesse, chouette ! gouaille un des chauffeurs. Et où loge-t-elle, cette particulière ?

— Rue Jean-Bart.

Tours, retours et détours. Enfin, nous y sommes. Des autos trépident à la porte. Des officiers se succèdent. Vraiment cette mystérieuse divinité de l'Olympe est fort connue. L'avisée un planton qui me renseigne avec d'autant plus de bonne grâce que sous sa veste de corporal, je reconnais un confrère de la Liberté.

— Vous n'êtes que des bleus, de simples bleus. Sachez que désormais nous ne parlons que par l'ailleur. C'est souvent incompréhensible, mais plus expéditif. La Déesse ? C'est la D. E. S., la direction des départs et des services.

— C'est ce qu'il fallait dénommer.

— Pardon ! C. Q. F. D. La porte à droite sous la voûte.

Depuis la mobilisation, je ne puis pas entrer dans un bureau quelconque sans me dire : « Qu'est-ce qui va encore se croquer ? Quelle paperasse nouvelle et imprévue ne va-t-on pas me demander ? » Crisale, hélas ! qui n'était point vaine, puisqu'on nous refuse catégoriquement le passage en Belgique si nous ne représentons pas — quoi ? vous l'avez deviné — le fameux, le sempiternel bordereau ! Je me souviens alors du geste évasif avec lequel on avait accueilli à Paris mon désir d'emporter le précieux document. Mais là-bas, on devait le garder pour nous autoriser à partir ; ici, on doit l'exiger pour nous permettre d'arriver. De part et d'autre, les règlements sont formels. Il faut se débrouiller.

Grâce à l'obligeance du colonel M... qui fait jouer le téléphone et le télex, nous sommes autorisés, au bout de vingt-quatre heures, à continuer notre route. Si ce retard nous a valu une nuit blanche dans un taudis qu'on refusait de plus en plus d'entre les gueux, il nous a permis en revanche de voir Dunkerque sous un jour nouveau. Tout le mouvement se concentre sur la place que domine la massive statue de Jean-Bart. Autos de tous genres et de toutes marques, depuis l'auto-canon jusqu'à l'antique baquet, en passant par la limousine confortable. Des vitres brisées, des carrosseries trouées par les obus. Et tout cela se croise, corne, ferraille à qui mieux mieux. Au café tout proche, — surmonté à son droit le café des Aînés, — les tables sont entourées d'officiers. Voici des Belges au képi haut bombé ou au chapeau de cuir relevé sur le côté, des Français cotés du manchon bleu, des Anglais à la casquette kaki toute plate et rigide. On se reconnaît, on s'interpelle.

— As-tu revu X... ?

— Pas depuis Gand. Il doit être sur l'Yser avec ses chiens et ses mitrailleuses.

— Ça va, là-bas ?

— Très bien... Passeront pas. Les zouaves sont là.

Et toujours, dans la conversation, le même nom revient : l'Yser. La bataille sanglante, la lutte épique

presque terminée où les Boches tombaient par rangs entiers, fauchés comme des épis. Partout de la gaieté, non une gaieté bruyante, égarée de gens qui cherchent à s'étourdir, mais une bonne humeur expansive de gens qui se sentent, une fois la besogne faite, et ne demandent qu'à recommencer.

Jusqu'à ce moment, je n'avais pas encore eu l'impression de la guerre, de la proximité du front. Sur cette place, dans ce café, la vision m'apparaît, l'impression se précise et s'incruste. Ah ! combien elle est reconfortante !

## LES ÉPHÉMÉRIDES DE LA GUERRE

### SAMEDI 8 AVRIL

**FRONT FRANÇAIS.** — Lutte de mines en Argonne. Les Allemands prennent deux petits ouvrages au sud d'Haucourt. Tirs d'artillerie.

**FRONT ITALIEN.** — Nos alliés abandonnent dans la zone de Cristallo leur ligne la plus avancée.

### DIMANCHE 9 AVRIL

**FRONT FRANÇAIS.** — Nous progressons dans les boyaux au sud du village de Douaumont. L'évacuation préméditée du saillant de Beshincourt nous assure une ligne qui résiste à tous les assauts. L'offensive allemande subit un sanglant échec sur le front Le Mort-Homme-Cumières.

### LUNDI 10 AVRIL

**FRONT FRANÇAIS.** — Au Mort-Homme, l'ennemi pénètre dans une tranchée avancée sur une longueur de 300 mètres. Nous progressons dans les boyaux au sud du village de Douaumont. Bombardement croissant à l'ouest de la Meuse. L'ensemble de notre ligne résiste à des assauts violents.

**FRONT BRITANNIQUE.** — Les Anglais s'emparent de tranchées allemandes à Saint-Eloi, et, en Mésopotamie, attaquent les lignes turques sans réussir à pénétrer.

**FRONT RUSSSE.** — Sur le front occidental, nos alliés repoussent les tentatives allemandes. Sur le front du Caucase, ils sont en marche sur Diarbekir.

### MARDI 11 AVRIL

**FRONT FRANÇAIS.** — A l'est du Mort-Homme, les ennemis réussissent à prendre pied dans quelques petits éléments de tranchées. Les autres attaques sont repoussées. Bombardements violents.

**FRONT ITALIEN.** — Tirs incessants d'artillerie. Nos alliés endommagent le fort de Luserna (Haut-Adige).

**FRONT RUSSSE ORIENTAL.** — Nos alliés brisent une offensive allemande et gagnent du terrain en Asie, au sud d'Erzeroum.

### MERCREDI 12 AVRIL

**FRONT FRANÇAIS.** — Les tentatives allemandes échouent au Mort-Homme, à Cumières. Grande activité de l'artillerie sur la rive droite de la Meuse.

**FRONT ITALIEN.** — Nos alliés poussent leur occupation sur les hauteurs au nord de Rio Tonale, et, au Monte-Pari, prennent d'assaut une forte ligne de retranchements et de redoutes.

**FRONT RUSSSE (Caucase).** — A l'est d'Erzeroum, nos alliés s'emparent de nouveaux secteurs de positions turques.

### JEUDI 13 AVRIL

**FRONT FRANÇAIS.** — Bombardement à l'ouest de la Meuse. Aucune action d'infanterie.

**FRONT ITALIEN.** — De vives attaques autrichiennes sont repoussées dans la vallée du Ladrone et dans le bassin de Pizzo. Petites et brillantes rencontres dans la vallée de l'Adige.

### VENREDI 14 AVRIL

**FRONT FRANÇAIS.** — Sur la rive gauche de la Meuse, bombardement ; sur la rive droite, petite attaque repoussée. Activité des deux artilleries dans la région du Mort-Homme.

**FRONT ITALIEN.** — Dans la zone d'Adavello, nos alliés s'emparent de positions autrichiennes à une altitude de 3.000 mètres.

**FRONT RUSSSE.** — Nos alliés enlèvent une importante position sur le front de la Strypa.

Rue **PICIER**  
**STENO-DACTYLO** de Rivoli, 53  
Leçons pratiques : Commerce, Comptabilité, Langues.

écoutait les explications que Fleischer commençait à lui donner.

Frieda et Mandel avaient fait le matin même, au directeur de la prison-forteresse, un récit détaillé de tout ce qu'ils savaient sur Lison.

Pas un détail de ce qu'ils appelaient ses crimes n'était épargné.

C'était tout cela que Fleischer transformait en rapport de police devant le gouverneur.

Naturellement, la perspicacité et l'adresse du dit Fleischer n'étaient pas laissées en arrière.

Il avait eu l'idée d'interroger les prisonniers français séparément, et de faire venir près de lui pour cela Frieda Brandt, qui avait déjà rempli tant de missions en France avec succès.

Il avait convoqué un premier témoin important, Herr Mandel père, qui avait employé Lison en Allemagne comme ouvrière, et qui en outre avait été la première victime de la Française.

Elle avait porté, disait-il, le trouble et le désordre dans sa maison de commerce en séduisant son fils.

Et ce même fils, ensuite, ne s'était évadé que pour la rejoindre et trouver la mort de la main de cette créature.

Enfin, il y avait Frieda Brandt qui avait assisté là-bas, en Provence, à l'enterrement de Karl Mandel et qui, très habilement, au risque de sa propre sécurité, avait interrogé Lison le jour des funérailles.

Frieda fit elle-même au gouverneur le récit de son voyage à Gardanne et à Aix.

Ce rapport fut complété par le récit de la capture de la criminelle, dissimulée sous le nom de son mari à bord du paquebot torpillé.

Grâce au directeur Fleischer, on savait maintenant que Mme Robert Darney, de Paris, détenue à la forteresse de Zwickau, n'était autre que la

filie Lison Bergère, coupable de tous ces forfaits.

Le gouverneur avait pris connaissance de toutes ces choses voulut bien féliciter Frieda Brandt de son utile intervention.

Puis il serra la main du directeur Fleischer, en lui disant qu'il savait bien comment on pouvait toujours compter sur lui.

Fleischer devint tout rouge d'orgueil ! C'était un honneur qu'il n'avait encore jamais reçu.

Enfin, l'ordre fut donné d'introduire Mandel dans la salle.

Il tenta de suite de reprendre le discours que le colonel avait interrompu lors de son entrée.

Mais il fut arrêté par un geste :

— Inutile ! fit le gouverneur. Nous savons toutes les choses nécessaires.

« Maintenant il nous faut aller à la forteresse voir cette Française.

« Herr Mandel, vous allez être confronté avec elle, et la justice suivra son cours... »

Son Excellence le colonel Prahlér jeta un regard de regret sur la salle fraîche qu'il devait abandonner par cet après-midi très chaude.

On était dans la première semaine d'août, et le soleil au dehors était ardent.

Il eût mieux aimé rester chez lui à lire en fumant et en savourant de la bière blonde.

Il sortit, ayant commandé son automobile, où il s'installa seul, très digne.

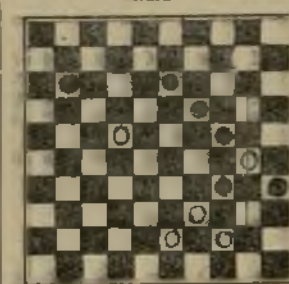
Derrière, dans un mauvais fiacre, Fleischer, Mandel et Frieda suivirent au trot d'une rosse efflanquée sous les harnais.

Le gouverneur fut à la citadelle un bon quart d'heure avant son escorte.

(A suivre.)

## Distractions pour les tranchées

N° 152. — **DAMES**  
par M. Gaston Boudin  
N° 152



Les blancs jouent et gagnent.

N° 153. — **CURIOSITE**  
« Combien la bouteille ? »

On a acheté dans une vente, pour 26 francs, un lot de 20 bouteilles de bourgogne et 12 bouteilles de bordeaux, puis on a acheté de 15 bouteilles de chaque sorte pour 25 francs. — Quels sont les prix du bourgogne et du bordeaux ?

N° 154. — **ANAGRAMME**

— On me voit dans la main [des mots].  
— Toi, tu trembles quand tu [me vois].

### SOLUTIONS DES PROBLEMES

N° 153. — 1. 19 14 2. 10 20  
3. 40 35 4. 28 19  
5. 35 2 fait dame et gagne.

N° 154. — Le seul nombre qui réponde à la question est 91.  
N° 155. — La carte.  
N° 156. — Carte carte as : Carpentras.  
N° 157. — Drapeau ; parade.  
N° 158. — La queue pesait... 18 kilogr.  
Puisque la tête pesait autant que la queue et la moitié du corps, et que le corps pesait autant que la queue et la tête, la tête pesait donc trois quarts, soit 14 kilogr. et la queue et la tête 22 kilogr.

Au total, le requin pesait donc... 144 kilogr.

N° 159. — Les synonymes sont : valoir ; annexer ; valoir ; amuser ; niais.  
Et le nom de l'ingénieur militaire français est l'ombon.



## Lombard, Laborde Garfunkel et C<sup>ie</sup>

(QUINZIÈME AUDIENCE)

### M. LE SÉNATEUR GROSJEAN DÉPOSE...

Ouf! l'audience a permis la liquidation de tous les témoignages qu'il restait à entendre.

Tous ont décerné un louangeux *satisfecit* à leur collaborateur Garfunkel, « policier amateur ». Le fait était trop rare pour n'être pas signalé : Garfunkel « casserolait » gratuitement.

L'impresario Labruyère décerne un brevet d'honnêteté à Garfunkel, ainsi que l'artiste peintre Goldberg. A les en croire, l'accusé serait victime d'une vengeance et d'une odieuse machination. Mais de la part de qui? Alors que l'on sait que Garfunkel jouissait de rares privilèges.

M. Barbier, propriétaire à Berck, avait commis l'imprudence de confier 60.000 francs à des financiers véreux. Il en fit la confiance à Garfunkel qui, immédiatement, s'entremet. Bref, il réussit à faire rendre gorge aux financiers. Ce précieux service fut tout désintéressé de sa part, affirme le reconnaissant M. Barbier.

C'est ensuite M. Alexandre Grosjean, sénateur du Doubs, qui vient rendre hommage aux grandes vertus de Garfunkel dont il avait fait la connaissance en 1909. Il lui avait été présenté par des fonctionnaires de la Préfecture de police comme un chimiste éminent collaborateur de M. Gautrellet, professeur à la Faculté des Sciences, ce que ce dernier est d'ailleurs venu reconnaître à l'audience, Garfunkel s'occupait également de médecine; il soigna le sénateur Grosjean qui souffrait d'un abcès profond à la jambe résultant d'un accident survenu au cours d'un voyage à Saint-Petersbourg.

— Je lui en gardai, dit-il, une certaine reconnaissance et nos relations n'en devinrent que plus suivies et plus cordiales.

M. Grosjean conduisit dans son auto, en octobre 1915, son ami en Suisse, à la clinique de Mont-Riant dont il lui avait vanté les merites.

Après la suspension d'audience, on entend M. Gerard, avocat genevois, qui avait conseillé à Garfunkel de s'opposer à l'extradition. Puis ce sont les policiers : les commissaires de police Guillaume, Louis Borda, Duranton, Tanguy, et le chef de la sûreté Vallet qui font à leur « ami » l'hommage de leur reconnaissance. Garfunkel a le rare bonheur de posséder des amis qui ne le relient pas. — ALFRED BOUQUENIER.

### NOUVELLES PARLEMENTAIRES

Les nouveaux membres de la commission de l'armée

Le groupe de l'Action libérale s'est réuni hier pour désigner deux candidats à la commission de l'armée, l'un en vertu de la décision de la Chambre d'augmenter de seize le nombre des commissaires, l'autre en remplacement du colonel Driant.

Ont été désignés : MM. de Gailhard-Bancel et de l'Estourbeillon.

## Faits divers

### PARIS

#### Scène sanglante dans un débit

Deux sujets belges, Alphonse Verling, vingt-deux ans, journaliste, et Camille Conée, dix-sept ans, colporteur, demeurant à Aubervilliers, ayant bu plus que de raison, pénétrèrent, hier, dans le débit de vins tenu par Mme Puech, 20, rue de l'Argonne, et brisèrent le matériel de l'établissement.

Un locataire de l'immeuble, M. Charles Grosjean, attiré par les cris de la débilitante, voulut intervenir, mais il fut aussitôt terrassé. Résolu à se défendre, il fit usage d'un revolver et blessa grièvement Alphonse Verling, qui a été admis à l'hôpital Saint-Louis.

Camille Conée, qui a été appréhendé avec peine, est au Dépôt.

### DÉPARTEMENTS

#### Arrestation mouvementée d'un déserteur

Givors, 15 avril. — A la suite de vols répétés commis à Givors, les inspecteurs Vallette, Gallard et Charrel, de la brigade mobile, se rendaient, hier matin, dans la banlieue, où, dans une maison isolée, demeuraient les coupables présumés, les époux Bonnet.

En attendant les inspecteurs de police décliner leur qualité, Bonnet tenta de fuir, mais vainement. Furieux, il décrocha son fusil.

L'inspecteur Charrel, qui avait aperçu le geste, tira sur l'air une balle de revolver, mais aussitôt, et le visant, Bonnet tira une cartouche sur l'inspecteur Charrel, qui reçut une partie de la charge de plomb dans un bras.

A la faveur de cet incident, Bonnet gagna la campagne, mais il fut arrêté peu après.

Ce malfaiteur s'appelle en réalité Remy Rev, né le 13 mai 1878, à La Chapelle-sur-Chandac (Ardèche) : il avait déserté du 17<sup>e</sup> chasseurs, dont le dépôt est à Draguignan, à la date du 17 mai 1915.

## BLOC-NOTES

### CORPS DIPLOMATIQUE

— S. Exc. M. Tittoni, ambassadeur d'Italie en France, est en ce moment à Rome.

### INFORMATIONS

— Le commandant en chef du corps expéditionnaire d'Orient à Salonique vient de remettre la croix de guerre à deux infirmières de la Société de secours aux blessés militaires : Mlles Rogelet et du Chouchet, infirmières de l'hôpital n° 4.

### NAISSANCES

— La marquise G. de Bermond de La Croix, née de Lamoignon, a donné le jour à une fille : Marie-Louise.

— Mme Vallier de Saint-Croix, fille du chef d'escadrons de cuirassiers Lambert de Saint-Croix, a mis au monde, à Londres, une fille qui a reçu le prénom de Diane.

— Mme Albert Perai, née de Willemon, femme du lieutenant de vaisseau, a donné le jour à un fils qui a été appelé François-Xavier.

— Mme Paul Devrama vient de mettre au monde, à Boulogne-sur-Mer, une fille.

### DEUILS

Nous apprenons la mort :

De M. Georges Giron, conseiller municipal du quartier de la Porte-Saint-Denis, ancien député de Paris, décédé âgé de soixante-six ans;

De la vicomtesse Duhamel, décédée âgée de quatre-vingt-dix-sept ans, veuve du général vicomte Duhamel, mort glorieusement en 1870;

De M. Jacques Dailigny, principal clerc de M<sup>r</sup> Raudouin, décédé en son domicile, 21, rue de Maubeuge, âgé de cinquante et un ans;

De capitaine Emile Chataigner, du 404<sup>e</sup> régiment d'infanterie, mort pour la France;

De M. de Clauricorde, ancien diplomate, ancien député au Parlement anglais, décédé à quatre-vingt-quatre ans;

De M. de La Romana, décédé à Madrid;

De M. Henry Plachon, publiciste, chevalier de la Légion d'honneur, attaché à la Société Européenne de Publicité, décédé vendredi soir en son domicile, 12, rue Saint-Guilhem, à Asnières. L'inhumation aura lieu au Four Crématoire du Père-Lachaise, demain lundi 17, à 11 heures;

Le commandant André Peruche de Velna, commissaire du gouvernement au conseil de révision de la 1<sup>re</sup> région, à Besançon, officier de la Légion d'honneur, décédé âgé de cinquante-neuf ans. L'inhumation a eu lieu à Sollières;

De M. Frédéric Delbruck, père de MM. Freddy et Jean Delbruck, et de la baronne Maurice de Waldeck, décédé à Versailles;

De M. Francisco Glycero, sénateur pour l'Etat de Sao-Paulo, président de la commission des finances du Sénat, ministre d'Etat du gouvernement, décédé à Rio-de-Janeiro;

De M. Jacques Beer, sous-lieutenant d'infanterie, décoré de la croix de guerre, mort pour la France, le 30 mars, âgé de vingt-cinq ans;

De peintre Jeanne, qui s'était fait une spécialité de l'étude du Jura, décédé en Suisse.

## LES SPORTS

### AUJOURD'HUI

**Cyclisme.** — Aujourd'hui, le Petit Brevet de Courses (300 kilomètres); 160 engagés. Départ à 2 heures, à la sortie de Montgeron.

**Football association.** — Un des plus beaux matches d'association de la saison se disputera cet après-midi, sur le terrain du Club Athlétique de la Société Générale, à Auteuil, entre l'équipe sélectionnée parmi les meilleurs joueurs de Paris de l'U.S.F.S.A. et l'Entente Belge. Tous les joueurs de cette équipe sont des militaires actuellement sur le front, à qui une autorisation spéciale a été donnée afin de prendre part à cette rencontre.

**Football rugby.** — Demi-finale de la Coupe de l'Espérance, entre le Stade Français (Paris) et l'Amical des Charpenneux (Lyonnais), à 3 heures, au Parc des Princes.

**Match en province.** — A Angers : Entente Unioniste Angevine contre Etoile Sportive du Génie, 99, rue de Paris.

A Bordeaux : Vie au Grand Air du Médoc contre C.A. du Moulin d'Ars, au Parc des Sports de Mérignac.

— Bons Gars de Bordeaux contre S.C. Bastidienne, chemin de Pessac.

A Cognac : S.C. Angérien contre 8<sup>e</sup> Génie, comp. Radio, au Clos Cailandreau. Match comptant pour le Challenge Paul Hubert.

— Union Amicale de Cognac contre Union Sportive de Jarnac, au Clos Cailandreau.

**Cross country.** — Réservé aux coureurs non incorporés, le Championnat de Paris Juniors, organisé par la F.S.A.P.F., se courra ce matin à Clamart sur 8 kilomètres. Départ à 10 heures.

### TIR

A l'U.S.T.F. — L'Union des Sociétés de Tir de France informe les jeunes gens que la prochaine séance de tir à longue portée, pour les classes 1918 et 1919, aura lieu au stand de Vincennes aujourd'hui, de 8 heures à 11 h. 30, et de 13 h. 30 à 16 heures. L'instruction, absolument gratuite, est ouverte à tous les jeunes gens des classes 1918 et 1919 sans conditions.

### NATATION

Club des Nageurs de la Seine. — Ce matin, à 9 h. 30, piscine Hébert, leçons, courses et entraînement. Les nageurs s'entraînant pour les Andax sont spécialement convoqués. Jean Péro, en permission, serait désireux d'y rencontrer les camarades du club.



## THÉÂTRES

A l'Opéra. — Matinée du dimanche 16 avril. Au programme : *Carême-Prenant*, concert du dix-septième siècle (première représentation) : Mmes Laute-Brun, Courbrières, Gabrielle Gills, Charlotte Lormont, M. Coustou, Mlles Léa Piron, Schwarz, Delvaux, J. Laugier, et les artistes de la danse : *Rigoletto*, opéra en quatre actes de G. Verdi : Mlles Yvonne Gail et Lapeyrette, Doyen et Gosset, MM. Sullivan, Notté, Grasse, Narçon, Gouquet, Ernst, Bouafé, Lacombe et Mlle Harmbour.

L'orchestre sera dirigé par M. Henri Büsser. Le spectacle commencera à 2 heures.

Au théâtre des Capucines. — La direction des Capucines nous annonce que la répétition générale et la première de son nouveau spectacle, qui devaient avoir lieu ce soir et demain, sont remises à une date ultérieure.

Un spectacle incomparable. — C'est celui de l'OLYMPIA, avec *l'Homme qui a renversé les lois de l'équilibre*, le numéro le plus stupéfiant qui ait été donné au music-hall au cours de ces dernières années; les sauteurs comiques *Aldon et Loups*, *Jackoff* dans son abracadabrante imitation de *Charlot*; *Fred Botz*, *Béthencourt*, les *Sisters Aberdare*, *Willy Lacey*, l'excellente *Damia*, la célèbre *Henriette Leblond*, *Nine Sella*, et la sensationnelle *Aventure de Mme Favart*, avec la délicieuse *Jane Parriat*, la séduisante *Madeline Chosca*, *Brut*, *Therval*, *Mlle Heunick* et les *Olympia Girls*.

Aujourd'hui, matinée et soirée : fauteuils, 1, 2, 3 francs.

### DIMANCHE 16 AVRIL

#### La matinée

Comédie-Française. — A 8 heures, *Electre*, *Boubouroche*.

Comédie-Française. — A 1 h. 30, *le Dédale*.

Opéra-Comique. — A 1 h. 30, *Louise*.

Odéon. — A 2 heures, *Fédora*.

Réjane. — A 2 h. 30, *1914-1915*.

Tréport-Lyrique. — A 2 h. 15, *la Traviata*.

Même spectacle que le soir : *Ambigo*, 2 h. 15; *Antoine*, 2 h. 30; *Apollon*, 2 h. 30; *Châtelet*, 2 h. 30; *Cluny*, 2 h. 15; *Déjasse*, 2 h. 30; *Gaité-Lyrique*, 2 h. 30; *Grand-Guignol*, 2 h. 30; *Gymnase*, 2 h. 45; *Théâtre Michel*, 2 h. 30; *Porte-Saint-Martin*, 2 h. 30; *Palais-Royal*, 2 h. 30; *Renaissance*, 2 h. 30; *Sarah-Bernhardt*, 2 h. 30; *Variétés*, 2 heures.

MUSIC-HALLS, ATTRACTIONS, CINEMAS

Olympia. — (Voir programme soirée.)

Gaumont-Palace. — A 2 h. 30. (Voir programme soirée.)

Cinéma des Nouveautés Aubert-Palace (24, Bd des Italiens). — (Voir programme soirée.)

Omnia-Pathé (à côté des Variétés). — (Voir programme soirée.)

Tivoli-Cinéma. — A 2 h. 30. (Voir programme soirée.)

Folies-Dramatiques-Cinéma. — (Voir programme soirée.)

#### La soirée

Comédie-Française. — A 8 heures, *Electre*, *Boubouroche*.

Opéra-Comique. — *Lakmé*.

Odéon. — A 7 h. 30, *l'Assommoir*.

Théâtre Antoine. — A 8 h. 30, *l'Homme qui assassina*.

Ambigu. — A 8 h. 30, mardi, jeudi, samedi et dimanche, *Ma tante d'Honfleur*.

Apollon. — A 8 h. 15, lundi, mercredi, vendredi, dimanche (matinée et soirée), *la Cocarde de Mimi Pinson*, Mercredi, jeudi (matinée et soirée) et samedi, *Madame Boniface*.

Athénée. — A 8 h. 30, *Théodore et Cie*.

Capucines (tél. 156-40). — Relâche pour répétitions générales du nouveau spectacle.

Châtelet. — Mercredi, jeudi, samedi, dimanche (mat. et dim.), *la 50<sup>e</sup> Expédition d'une petite Française*.

Gaité-Lyrique. — A 8 h. 30, *Trois femmes pour un mari*.

Grand-Guignol. — A 8 h. 45, *l'Expérience du docteur Lorde*, *le Masque*, *Une rage d'amour*, *la Lanterne* (mat. mer., et dim.).

Gymnase. — A 8 heures, *le Rubicon*.

Théâtre Michel. — Clôture pour répétitions.

Porte-Saint-Martin. — A 7 h. 45, *la Femme nue*.

Théâtre Réjane. — A 8 h. 30, *1914-1915*.

Palais-Royal. — A 8 h. 30, *le Petit Café*.

Renaissance. — A 8 h. 30, *Une Nuit de noces*.

Théâtre Sarah-Bernhardt. — A 8 heures, *la Tour de Nesle*.

Tréport-Lyrique. — A 8 h. 15, *la Pré aux Clercs*.

Variétés. — A 8 h. 30, *le Dindon*.

Vaudeville. — A 8 h. 30, *Maciste et l'Expédition du capitaine Williamson*.

### MUSIC-HALLS, ATTRACTIONS, CINEMAS

Olympia (Central 44-68). — A 2 h. 30 et 8 h. 30, 15 vedettes et attractions. *Une Aventure de Mme Favart*.

Gaumont-Palace. — A 2 h. 30 et 8 h. 30, *les Vampires*, *Salomon*, de *Salonique à Monastir*. Loc. 4, r. Forest, de 11 à 17 h. Tél. Marr. 16-78.

Cinéma des Nouveautés Aubert-Palace (24, Bd des Italiens). — De 2 h. à 11 h., spectacle permanent.

Omnia-Pathé. — *Les Compagnons du grand Clam*; *les Mystères de l'invention de Claret*. Actualités militaires.

Folies-Dramatiques-Cinéma. — Tous les jours, mat. et soir. Trois heures de spectacle incomparable. Grand orchestre.

Tivoli-Cinéma. — *Par les hommes et les fautes*; *les Mystères de l'invention de Claret*; *De Salonique à Monastir*.

## La Bourse de Paris

DU 15 AVRIL 1916

La dernière séance de la semaine n'a pas présenté plus d'animation que les précédentes. On a procédé dans le calme à la liquidation de quinzaine pour laquelle les taux de reports ont été sensiblement les mêmes qu'à l'échéance précédente.

Parmi les fonds d'Etat, le 3 0/0 Français se retrouve à 61,80, le 5 0/0 à 88,25.

Dans le groupe étranger, l'Extérieure abandonne un demi-point à 93,75; Russes peu modifiés.

Aucun changement intéressant n'est à signaler du côté des établissements de crédit.

Permettez de nos grands Chemins, du P.-L.-M. à 1.030 et de l'Est à 795, notamment.

Lignes espagnoles irrégulières.

Cuprifères bien tenues. Le Rio progresse de 1.756 à 1.768.

En banque, le marché n'a pas présenté la moindre animation.

### COURS DES CHANGES

Londres, 28,60; Suisse, 115 1/2; Amsterdam, 256; Pétrograd, 183; New-York, 590 1/2; Italie, 91 1/2; Barcelone, 584 1/2.

Pour nos héros, pour toutes leurs familles, pour souligner dignement la dernière Pâques de guerre et traduire les vœux de la victoire, il faut choisir les cadeaux d'actualité de « A la Marquise de Sévigné », 11, boulevard de la Madeleine. — Chocolat de Royat, Catalogue franco sur demande.



Demandez MONTRES, BIJOUX,  
PENDULES, ORFÈVRES, RÉPARATIONS des  
**G. TRIBAUDEAU** 141, principal à BESANCON  
Prix, 23 Médailles d'Or Concours de l'Observatoire  
Prime à tout achat. FRANCO TARIF ILLUSTRÉ

## AUX MARINS

7-9, avenue de la Grande-Armée. — Paris

Spécialité pour  
l'Automobile  
l'Aviation  
la Moto-cyclette  
la Bicyclette

Costumes et Accessoires pour ces sports  
Imperméables de toutes espèces  
Assortiments dans tous les genres

CONFORT — ELEGANCE — SOLIDITÉ

PRIX MODÉRÉS

## LA HERNIE

et ses conséquences fâcheuses sont infailliblement supprimées par  
le nouvel Appareil sans ressort de A. CLAVERIE.  
Lire le Traité de la Hernie, envoyé gratis et discrètement par  
M. A. CLAVERIE, 234, Faubourg-Saint-Martin, PARIS.  
Applications tous les jours de 9 h. à 7 h. Passages tous les 2 mois  
dans les principales villes de France.

## Coaltar Saponiné Le Beuf

ADMIS dans les HOPITAUX de PARIS

Ce produit jouit d'une efficacité  
très grande dans les cas d'Angines  
couenneuses, Leucorrhées,  
Blessures de guerre, Anthrax,  
Otites infectieuses, Ulcères,  
Herpès, etc., c'est au médecin, dans  
ces circonstances, qu'il appartient de  
régler son mode d'emploi.

Ses remarquables propriétés  
détartrées et antiseptiques en  
font, en outre, un produit de choix  
pour les usages de la TOILETTE  
(ablutions journalières,  
lotion du cuir chevelu qu'il  
tonifie, Soins de la bouche  
qu'il assainit, lavage des nour-  
rissions, etc.).

DANS LES PHARMACIES

Se méfier des imitations.

## NOUVELLE MONTRE-Bracelet

à fermeture automatique rendant  
la verre incassable.  
Boîtier uni ou relief, sujets variés.  
Très grand choix de  
BRACELETS EXTENSIBLES  
Argent plaqué Or et Or contré  
JOLIES FANTAISIES  
et BIJOUX d'ACTUALITÉ  
MONTRES pour Aveugles,  
MONTRE à REVEIL, etc.

Bracelet-Montre Réclame  
AVEC CADRAN HEURES LUMINEUSES  
et verre garanti incassable.  
Mouvement 10 rubis garanti 5 ans. 19.50

Demandez le Catalogue au  
1<sup>er</sup> COMPTOIR NATIONAL d'HORLOGERIE  
19, Rue de Belfort, à BESANCON

## SAVON TRICAP

SANS RIVAL  
COLOR BLANCHIR et ADOUCIR la PEAU



Amateurs de bon café

préparation parfaite  
arôme concentré  
économie d'un quart  
avec la nouvelle filtre double

LE TONNEAU brev. S. G. D. G.  
Notice explicative gratis. Envoi de l'ap-  
pareil franco contre mandat de 6 fr. 95.  
VOISIN, 8, rue Remparts-d'Alais, LYON

## SAVON DENTIFRICE VICIER

Le Meilleur Antiseptique. 31, Faubourg, 12, 84 Bonne Nouvelle, Paris

MESDAMES apprenez infirmière, manucure, pédicure,  
coiffure, massage médical. Prix réduits.  
Diplômes. Grande Ecole américaine, 130, r. de Rivoli.

## VINS

DE BORDEAUX, en grand assortiment  
à partir de 225 fr. la harr. et 2 fr. la  
bouteille (franco), CAVES SAINT-MICHEL,  
103, quai Chartrons, Bordeaux.

## LEÇONS AUTO

particuliers. Prépare au bre-  
vet militaire.  
Garage BOB WALTER, 156, avenue Malakoff, Paris.

COMMISSAIRES-PRISEURS  
IMPORTANT MOBILIER Meubles style Empire,  
Meubles en MARQUE-  
TERIE, etc. TABLEAUX, MARBRES, PIANO, LIVRES, etc.  
Bronzes d'art et d'ameublement : Vente après décès,  
HOTEL DROUOT, s. 11, les 18 et 19 avril, à 2 h. Exp. le 17.  
M. Henri GABRIEL, com.-pris., 12, r. Hippolyte-Lebas.

## LA Cure de Printemps

Voici le Printemps, et tout le monde  
sait qu'à cette époque de l'Année le Sang,  
ce grand dispensateur de la santé, a ten-  
dances à s'échauffer et à anéantir les plus  
graves désordres dans l'organisme.

Il est donc indispensable de veiller à  
la bonne Circulation du Sang qui doit  
vivifier tous les organes sans les conges-  
tionner.

L'expérience a suffisamment prouvé  
que la

### JOUVENCE de l'Abbé SOURY

uniquement composée de plantes, dont  
les principes actifs ont été extraits par  
un procédé spécial, est le meilleur Régu-  
lateur de la Circulation du Sang, qui  
soit connu.

Tout le monde fait  
maintenant la cure de  
Printemps avec la

### JOUVENCE de l'Abbé SOURY

qui guérit les Troubles  
de la Circulation du  
Sang, les Maladies de  
l'Estomac, de l'Intes-  
tin et des Nerfs, les  
Migraines, les Névral-  
gies : toutes les Mala-  
dies intérieures de la Femme, les Acci-  
dents du RETOUR D'ÂGE, les Chaleurs,  
Vapeurs, Etouffements, Congestions, etc.

Une cure de six semaines, c'est bien  
peu de chose, quand on songe aux diffé-  
rents maux que l'on évitera grâce à  
cette sage précaution.

La JOUVENCE de l'Abbé SOURY, 3 fr. 75  
le flacon dans toutes Pharmacies, 4 fr. 35  
franco gare. Les trois flacons 11 fr. 25  
franco gare contre mandat-poste adressé  
à la PHARMACIE M<sup>re</sup> DUMONTIER, à  
Rouen.

Notice contenant renseignements gratuits



Exiger ce portrait

Le gérant : VICTOR LAUVERGNAT

Imprimerie 19, rue Cadet, Paris. — Volamard.

## Le "REGYL" guérit maladies d'ESTOMAC anciennes

Laboratoire FIEVET, 53, r. Réaumur

La Boîte : 4 fr. 50



INDRA LOTION CAPILLAIRE  
fait repousser les cheveux et les arrête à chute,  
péllicules, démangeaisons, herpès, etc. etc.  
1<sup>er</sup> prix 6 francs par boîte 6 r. 50.  
DERVIEUX, 60, r. Réaumur, Paris

## DEPURATIF BLEU

au suc de plantes

Guérit Vices du Sang, Constipation,  
Eczéma, maladies d'Estomac, de Foie,  
la Rhumatisme, en chassant l'acide  
urique, fortifie les Reins, la Vessie,  
rend le Sang fluide. Evite les accidents de  
la vie et évite les maux de tête, les  
circulations du sang. Réagit sur  
l'ensemble du sang. Réagit sur  
l'ensemble du sang. Réagit sur  
l'ensemble du sang.

Prenez le DÉPURATIF BLEU avec  
confiance, vous aurez bon et sûr 250, sans danger.  
BRELAND, pharmacien, 31, rue Antoinette, Lyon.

## PNEUS A CORDS PALMER

1<sup>er</sup> brevet de la CHARRIS-THOMAS  
24, boulevard de Villiers, Levallois-Perret (Seine)

## KENTE AUTRICHIENNE

HONGROISE et TOUS TITRES et COUPONS.  
Argent de suite. BANQUE, 7, rue La Fayette, PARIS.

## MAIGRIR OU L'ART DE RAJEUNIR

Par les plantes, la Tisane « Svalta »  
est tout cela, la Boîte 7 fr. 50. Mandat d'ordre et diplôme d'honneur.  
Rue POISSON, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 19, 20, 21, 22, 23, 24, 25, 26, 27, 28, 29, 30, 31, 32, 33, 34, 35, 36, 37, 38, 39, 40, 41, 42, 43, 44, 45, 46, 47, 48, 49, 50, 51, 52, 53, 54, 55, 56, 57, 58, 59, 60, 61, 62, 63, 64, 65, 66, 67, 68, 69, 70, 71, 72, 73, 74, 75, 76, 77, 78, 79, 80, 81, 82, 83, 84, 85, 86, 87, 88, 89, 90, 91, 92, 93, 94, 95, 96, 97, 98, 99, 100.



AUTO-LEÇONS BREVETS civil,  
militaire sur ses  
autos luxe. Fortifi examen 10 fr.  
Maison 1<sup>re</sup> ordre, George, 77, av.  
Gde-Armée, à côté M<sup>re</sup> Peugeot.

## EAU VERTE DE MONTMIRAIL

(VALEUR)

PURGATIF FRANÇAIS

## la Blédine JACQUEMAIRE

l'ALIMENT FRANÇAIS  
des Enfants, des Surmenés, des Vieillards  
des Convalescents et de ceux qui souffrent  
de l'estomac ou de l'intestin

ADMISE DANS LES HOPITAUX MILITAIRES  
Pharmacies Herboriseries Bonnes Epiceries

2<sup>e</sup> Boîte

contenant 400g net de farine délicate  
DEMANDEZ UN ÉCHANTILLON GRATUIT  
Établissement JACQUEMAIRE, Villefranche-sur-Rhône

## MARBRERIES GÉNÉRALES

U. GOURDON D.

Bureaux à Paris :

33, rue Poussin, 33

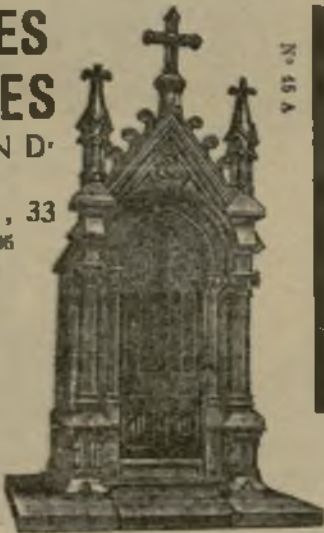
Tél. Antécul 04-06

Spécialité de Chapelles,  
Monuments funéraires  
en pierres dures  
marbres et granits  
de toutes provenances

SYENITES, DIORITES,  
GRANITES A  
POLI INALTERABLE  
D'ITALIE, D'ECOSSE,  
DE SUÈDE, DE NOR-  
VEGE, ETC.

Fabrication méca-  
nique sur carrières et  
expéditions directes,  
proprement travail su-  
périeur et grande  
économie.

Ateliers de sculpture mécanique à Paris permettant  
de livrer, presque aux prix du marbre brut, des statues  
et sculptures d'une exécution absolument artistique.  
Bustes et médaillons en marbre et en bronze d'après  
photographies, Palmes, couronnes, attributs militaires,  
plaques commémoratives en marbre et en bronze.  
Références : Plus de 30.000 chapelles et monuments.  
Collection unique de plus de 25.000 dessins et photos  
des plus beaux monuments d'Europe.  
Envoi gratuit du catalogue et de projets avec prix  
réduits franco gare ou tout port payés en France.



LA CHAPELLE COMPLETE  
en 2-50x3-50 et 3-50 de haut.  
y compris porte-vitrant et  
dallage : Prix  
En pierre blanche dure. 8.400  
En marbre Lunel. 1.100  
En marbre granité. 12.000  
En syénite et bronze. 12.900

Ateliers de sculpture mécanique à Paris permettant  
de livrer, presque aux prix du marbre brut, des statues  
et sculptures d'une exécution absolument artistique.  
Bustes et médaillons en marbre et en bronze d'après  
photographies, Palmes, couronnes, attributs militaires,  
plaques commémoratives en marbre et en bronze.  
Références : Plus de 30.000 chapelles et monuments.  
Collection unique de plus de 25.000 dessins et photos  
des plus beaux monuments d'Europe.  
Envoi gratuit du catalogue et de projets avec prix  
réduits franco gare ou tout port payés en France.



## L'offensive italienne donne les meilleurs résultats



Au sud de Riva et du lac de Garde, comme entre la vallée de la Chiese et la Giudicaria, nos alliés italiens viennent de remporter un très appréciable succès qui leur a permis d'occuper les positions ennemies à 3.000 mètres sur les crêtes. Les Autrichiens peuvent avoir reçu de nouvelles batteries et mettre en ligne leurs recrues de 1917, les Italiens continuent leurs progrès.